

Transsibérien - Transmongolien

Moscou - Irkoutsk - Oulan Bator - Pékin

10 juin 2005

Bon, ça y est, cette fois, nous sommes partis. Nous nous retrouvons tous les deux, Éric et moi, à l'aéroport de Blagnac. J'ai laissé ma maison, mes parents et surtout mes quatre enfants. J'ai un peu un nœud qui se serre au creux du ventre quand je pense à eux. J'en suis sûre : tout va très bien se passer. En fait, nous sommes loin d'être seuls à l'aéroport. C'est fou la quantité de gens qui prennent l'avion. C'est parce que c'est vendredi, paraît-il. Embrouille à l'enregistrement : nous bénéficions d'un tarif couple, mais nous n'avons aucun papier avec le même nom ou la même adresse. Sommes-nous réellement un couple ?

Maintenant, nous sommes dans l'avion. Ça y est, cette fois, on est vraiment partis. L'installation est bord est laborieuse. Toute une famille rentre visiblement chez elle, en ramenant des souvenirs pour le reste de la tribu restée au pays (c'est le reste ou la tribu, qui est resté(e) ?). Il y a des poupées plus vraies que nature ; une est aussi haute qu'Émilie, mais avec un look façon Barbie et une opulente chevelure rousse. Il y a aussi un magnifique robot de cuisine et tous ses accessoires, dans un carton pas franchement aux dimensions des bagages en cabine. Les hôtes pestent intérieurement, très poliment et avec un sourire très professionnel. Elles peinent à caser tout ça, plus le reste, dans les coffres à bagages. Finalement, le robot ménager voyage sur les genoux du chef de la bande : confort assuré. Bon, cette fois, les moteurs tournent, ça y est, on est vraiment partis.

Météo idéale, visibilité parfaite, décollage impeccable. Nous survolons Toulouse par le sud. J'adore ça, je m'amuse à reconnaître des endroits que je connais d'en bas. Nous prenons de l'altitude. C'est magnifique la France vue d'en haut. Éric y voit un plan cadastral : déformation professionnelle. La mosaïque des champs se dessine dans le cercle du hublot. Le paysage se transforme au fur et à mesure de notre progression. Les champs passent du format timbre poste au format mouchoir de poche, les tracés deviennent plus rectilignes. Nous franchissons la Loire, la frontière est nette : au sud, ciel bleu à perte de vue, au nord, d'adorables petits nuages blancs moutonnent en rangs de plus en plus serrés. Ils semblent compacts et parfaitement immobiles. Nous finissons quand même par les traverser et, en dessous, c'est la ville. La Grande Arche et les tours de la Défense, la Tour Eiffel, la Tour Montparnasse apparaissent nimbées d'un flou artistique pas franchement naturel. En atterrissant, nous ne voyons plus cette brume jaunâtre : nous sommes dedans.

Nous récupérons nos bagages. C'est la première fois que je voyage avec un sac à dos : mieux vaut tard que jamais. Pour une fois, je me sens jeune. Notre prochaine mission : trouver notre hôtel. Roissy, c'est gigantesque, par rapport à notre province. Nous croyons être sur la bonne voie quand nous trouvons un arrêt de bus indiquant « Navettes Hôtels ». Un minibus avec un logo Ibis dessus finit par arriver. La chauffeuse demande : hôtel Ibis : lequel ? Roissy ville ? Roissy pôle ? ou je ne sais plus trop qui ? Euh... c'est-à-dire que... y en a plusieurs ? Coup de fil à l'hôtel (ô indispensable téléphone mobile) : c'est Roissy pôle. Alors, ce n'est pas la bonne navette. Il faut prendre la ligne 5 des navettes Aéroport de Paris. Ah, ces ploucs qui sortent de leur province ! Nous finissons par trouver la bonne navette, qui nous fait visiter les rocares de l'aéroport de Roissy. Enfin l'hôtel. Ça y est, cette fois, nous sommes vraiment, vraiment partis.

11 juin 2005

En écrivant, je pense à vous, mes enfants. Même loin, et bientôt très loin, je reste votre maman. Je pense à vous quand je m'interroge sur un accord de participe passé, quand je cherche mes mots, mes expressions. Pas de grands discours, juste envie de fixer quelques unes des anecdotes les plus marquantes de ce que j'observe autour de moi, de ce que je ressens en dedans.

Par exemple, ce que je ressens ? Je me sens comme une cocotte-minute sous pression, mais à feu doux quand même : la soupape qui fait un petit pschitt de temps en temps pour libérer le trop plein. Par exemple ce que j'observe ? L'aéroport de Roissy - Charles de Gaulle : un monde assez horrible par la quantité de béton et de bitume agglutinée au beau milieu des champs ; un monde fascinant par la multitude de gens qui le peuplent (c'est la multitude ou les gens qui peuplent ?).

Après le repas (champagne pour l'apéro : chacun son snobisme, steak tartare en plat principal : tu en veux, Vincent ?), nous allons marcher peu, pour digérer. Visite du terminal 3 : un grand hangar assez rudimentaire, qui sent le provisoire. Un avion vient d'arriver, sans doute de loin : les gens que nous croisons portent dans leurs vêtements et dans leur regard un peu hagard les traces de provenances lointaines. Il y a aussi les obscurs, les invisibles, qui œuvrent dans l'ombre de cette immense fourmilière. Combien sont-ils pour l'entretien des milliers de kilomètres de couloirs, des

milliers de m² de surfaces vitrées, des milliers de chiottes ? En guise de destination lointaines : une heure de RER pour venir de leur banlieue-dortoir.

Réveil en sursaut au cœur de la nuit. Des bruits, des voix dans le couloir. Mais quelle heure peut-il bien être ? C'est déjà le matin ? Le réveil n'a pas sonné ? On a raté l'heure de l'avion ? La cocotte-minute passe sur feu vif. Impossible de me rendormir sans savoir l'heure. Mais je n'ai pas de montre. Désolée, Éric de te réveiller. Finalement, il est (seulement) une heure du matin : ouf ! En revanche, quelques heures plus tard à peine, dur, dur, le réveil.

Comme de vrais pros du voyage, nous trouvons la bonne navette (ligne 5), le bon terminal (2B) et la bonne file d'attente à ce qui semble être le seul guichet disponible dans tout le terminal pour franchir la douane : patience. À l'approche du guichet, j'ouvre mon sac pour y repêcher mon passeport. Et là, la cocotte-minute passe instantanément en surpression, au bord de l'explosion : mon passeport n'est pas dans la petite poche arrière, où je l'ai rangé au départ. Donc, je l'ai perdu. Donc, je ne peux pas passer la douane. Donc, je ne peux pas partir. Du calme, Isabelle, respire. Cherche ailleurs dans ton sac. Finalement, il était bien dans la petite poche, mais pas dans la petite poche du petit sac dans le grand sac. Je l'avais mis directement dans la petite poche du grand sac, pour faire plus vite.

Nous voilà dans la file d'attente suivante, au comptoir d'enregistrement. C'est là que nous trouvons enfin les deux dames embarquées dans la même aventure que nous. L'une des deux m'avait téléphoné pour me demander s'il était possible de se retrouver à Roissy car, n'ayant pas ou peu l'expérience des voyages, elles craignaient de se perdre. Nous avons donc réservé comme elles une chambre à l'hôtel Ibis. Manque de bol, ce n'était pas dans le même ! Mais elles ne sont quand même pas perdues : bravo, mesdames.

Nous voilà dans l'avion pour Londres : deuxième saut de puce. Le temps est dégagé et après le survol de la Manche, changement de décor. Ce ne sont plus les mêmes couleurs, les champs sont plus verts car les céréales y sont moins avancées, les maisons sont plus grises et surtout impeccablement alignées les unes à côté des autres.

Nous voilà à Heathrow : enfin un véritable aéroport international. Un espace encore plus immense, impossible à appréhender dans son entier, des destinations aux quatre coins de la planète, des bribes de conversations dans des langages incompréhensibles, une large palette de physionomies : toutes les tailles en hauteur comme en largeur et toutes les couleurs. Pour tuer le temps pendant l'attente avant de s'envoler pour Moscou, un peu de shopping dans les boutiques duty free, des parfums « from France » pour nos amies russes.

Nous voilà au-dessus de Moscou. C'est une ville très, très étendue et, quand la ville s'arrête, c'est la forêt. Nous sommes contents d'atterrir après un vol de quatre heures. À la sortie de l'avion, nous trouvons d'autres membres de notre groupe d'aventuriers. À la douane, nous choisissons par mégarde le douanier le plus zélé et nous finissons par comprendre que nous n'avons rempli correctement notre fiche d'entrée. Un peu plus loin, nous récupérons nos bagages, puis le reste du groupe. Bilan de l'opération : une valise a perdu son manche et ses roulettes et deux personnes manquent à l'appel.

Nous voilà à l'hôtel. Ouf, ça va faire du bien de souffler un peu. Pas de souci pour les deux touristes égarées, elles sont arrivées avant nous à l'hôtel, par leurs propres moyens. Nous demandons à notre jeune et gentil accompagnateur Yan la permission de ne pas suivre le groupe ce soir pour pouvoir retrouver Catherine : permission accordée sans hésitation.

L'hôtel Ismaïlovo est un établissement aux charmes typiquement soviétiques : trois bâtiments d'une vingtaine d'étages, vantant les mérites du béton, avec, à l'intérieur, des escaliers, des couloirs, des salles aux dimensions généreuses. L'établissement a visiblement fait l'objet de rénovations successives ; l'entrée du bâtiment Delta, où nous sommes logés, est d'ailleurs en chantier : un vrai cauchemar pour les valises et sacs à roulettes. Mais il reste encore du boulot, notamment dans la salle de bains de notre chambre dont les équipements semblent dater d'une époque depuis longtemps révolue. En particulier, la chasse d'eau des toilettes ne résiste pas à notre première utilisation et se met à fuir bruyamment sans vouloir s'arrêter. C'est Éric qui sauvera la situation, non pas grâce à ses talents de bricoleur, mais grâce à sa maîtrise de la langue russe : il saura expliquer à la réceptionniste l'ampleur du problème.

En fait, ce n'est pas vingt étages, mais trente, enfin, vingt-huit précisément. Pour le seul bâtiment Delta, il n'y a pas moins de douze ascenseurs pour les desservir : six pour jusqu'au 15^e étage et six pour les étages supérieurs. Cela fait du bien de souffler un peu. Je me sens encore un peu vaseuse après la descente sur Moscou et l'atterrissage. Il ne nous reste qu'à attendre de retrouver Catherine qui, semble-t-il, vient de loin. Miracle de la technologie moderne : le téléphone d'Éric fonctionne comme à la maison (enfin presque : on verra plus tard, pour la facture...). Il a pu joindre Catherine sur son portable sans grosses difficultés. Il n'y a que pour appeler en France qu'il n'a pas encore trouvé le truc. En attendant, il peut même relever ses mels : le bonheur.

On se demande comment on a pu faire « avant » pour se retrouver. Trois ou quatre coup de fil plus tard (depuis combien de temps, déjà, il n'y a plus de fil au téléphone ?) et après s'être un peu couru après, ce sont enfin les retrouvailles. Émotions, rires et larmes, chaleur à l'intérieur, difficile de trouver les mots pour dire cette joie intense.

Catherine n'est pas venue seule, il y a aussi Marina, c'est sympa de la revoir elle aussi, elle est venue de Nijni Novgorod pour nous voir, elle a changé de couleur de cheveux, elle est blonde maintenant. Catherine n'a pas vraiment changé, sauf qu'elle est vraiment très mince. Il y a aussi Micha : nous découvrons enfin quelle tête il a et il a plutôt une bonne tête, tout compte fait. Il y a enfin Rita, la fille de Micha, charmante jeune fille de quatorze ans (presque l'âge de Vincent...), un peu intimidée devant l'exubérance de nos manifestations de joie.

Ils sont venus dans une grosse japonaise avec conduite à droite. Les Russes semblent amateurs de ce genre de voitures, on en croise pas mal. Nous nous y entassons, les quatre nanas à l'arrière. La ceinture de sécurité ? Quelle ceinture ? En Russie, le code de la route est appliqué avec souplesse. La conduite demande en outre visiblement une grande dextérité pour slalomer entre les obstacles qui peuvent surgir à chaque instant. Nous partons en quête d'un restaurant. Cela semble difficile car, bien qu'il fasse encore jour, il est déjà tard : c'est l'époque des nuits blanches. Au troisième essai, nous finissons par nous attabler dans un restaurant ukrainien, le Taras Boulba. Décors typiques, serveurs en costumes locaux, carte épaisse comme un annuaire. Nous faisons aveuglement confiance à nos amis pour faire une sélection. En France, on parle de boire en mangeant. Ici, en Russie, il plutôt question de manger en buvant. On nous apporte tout un assortiment d'une dizaine de petites assiettes, pleines de petites choses délicieuses. Chacun picore à sa guise : poisson fumé, lard fumé, cornichons, champignons, poivrons, ail confit, galettes de pommes de terre, sortes de gros raviolis... Tout cela est abondamment arrosé de divers liquides : kvas pour se désaltérer, champagne ukrainien pour les filles et pervak pour les durs. Il n'y a que Marina qui boit un peu d'eau car elle n'est pas très en forme. Le pervak est un alcool blanc très parfumé, mais très fort, plus fort que la vodka, qui n'est, elle, qu'à 40°... seulement.

Nous sortons tous les petits cadeaux amenés pour nos amis (cela allègera un tout petit peu nos sacs à dos). Catherine nous avait demandé de la crème de cassis pour pouvoir faire du kir royal. La bouteille entière étant trop lourde à transporter, j'avais rempli un petit biberon, plus commode et plus léger, et finalement très pratique pour servir juste la dose voulue en pressant sur la tétine. Gros succès.

Après cette halte roborative, en route pour un tour de Moscou by night. Même au cœur de la nuit, la ville reste très animée. Mais il est déjà tard et il est temps d'aller faire un gros dodo en prévision de la journée de demain. Rendez-vous est pris pour la fin de la matinée. Ce sera plus facile de se retrouver, maintenant qu'ils savent où se trouve l'entrée de notre hôtel.

12 juin 2005

C'est bon de s'attarder un peu en pensant au reste du groupe qui est déjà parti crapahuter à la découverte de Moscou. Dans l'immense salle d'un des multiples restaurants de l'hôtel, le très, très long buffet offre de quoi faire un repas pantagruélique. Mais, la saucisse au petit déj' : bof, bof.

En attendant que Catherine et sa bande se manifeste, nous partons tous les deux à l'aventure. Il y a un marché juste en bas de l'hôtel, un marché aux vêtements, peu fréquenté par les touristes, mais énormément par les moscovites. Au bout de ce marché, nous franchissons un grand portail, moyennant la modique somme de dix roubles par personne et nous pénétrons dans un marché artisanal. Nous remontons une allée, qui débouche dans une autre allée, puis un escalier en bois, puis encore une allée, et ainsi de suite, cela n'en finit pas. Et c'est vraiment magnifique. Les allées sont, pour la plupart, bordées de petites échoppes en bois, qui regorgent de trésors multicolores. Je veux tout ! Vous m'en mettez un de chaque : des objets de l'artisanat traditionnel russe, en bois peint, verni, laqué, laqué, de la broderie, du patchwork, des robes, des châles, des écharpes, des chapkas, des bijoux, des tapis, des peintures, gravures, aquarelles, et encore, et encore... Nous n'en voyons pas la fin, d'autant moins que nous recevons un appel de Catherine : ils sont là dans quinze minutes. Il faut retrouver son chemin dans ce dédale : c'est par où, la sortie ?

Aujourd'hui, nos amis sont à bord d'un Renault Kangoo tout neuf, véhicule de service prêté par Auchan (merci Auchan). Éric se retrouve à l'arrière, avec Rita, Catherine et moi : est-il plus mince que Marina ? Le plan, c'est d'aller à la campagne, à la datcha des parents d'une amie de Catherine. C'est, à la belle saison (qui est courte en Russie), le dimanche rêvé pour les Moscovites. Le problème, c'est que nous avons rendez-vous avec le reste de notre groupe entre six et sept heures ce soir, pour aller entendre un chœur russe. Cela ne vaut pas le coup d'aller à la datcha pour rentrer si tôt. Éric téléphone à Yan et négocie avec lui un rendez-vous plus tardif : à dix heures à l'hôtel et tant pis pour les chœurs russes. Cris de joie dans l'auto de Catherine et Marina. Merci encore une fois à la technologie moderne pour la facilité de communication. Et merci encore une fois à Yan pour sa souplesse et sa compréhension.

Demi-tour à la russe, c'est-à-dire à la sauvage. Davai, en route pour la fameuse datcha. Le soulagement est palpable : visiblement nos amis russes tiennent énormément à nous emmener là-bas. L'enjeu majeur est, semble-t-il, que cette fameuse datcha dispose d'un confort très, très, très prisé : un banya privé, le fameux bain russe, dont Catherine nous a tant parlé. Nous circulons le long de larges avenues de Moscou, puis sur le périphérique, puis sur des routes de campagne. Nous sortons soudainement de la ville pour nous retrouver en forêt. Au bout d'un certain temps, nous découvrons que nous sommes perdus : coup de téléphone, demi-tour pour rejoindre l'embranchement que nous avions

loupé. C'est vrai que les panneaux de signalisation sont rares. Nous arrivons enfin dans une sorte de lotissement composé de maisons récentes, certaines vraiment grandes et très jolies. Plus grand-chose à voir avec les anciennes datchas de l'époque soviétique que Catherine nous a montrées le long de la route.

Nous sommes accueillis par une deuxième Catherine (elle aussi travaille chez Auchan), son mari et leur fille Lisa qui aura un an dans quelques jours et qui est une adorable petite poupée brune aux grands yeux qui fait ses premiers pas. Je ne me sens pas très à l'aise au début. L'ambiance est un peu crispée et la conversation, difficile à engager. Catherine n°2 parle un français impeccable, sans aucun accent, mais elle n'est pas aussi chaleureuse que Catherine n°1. Le thème des enfants semble être un sujet de conversation facile, mais il tourne court assez vite. Nous finirons quand même par nous trouver un point commun : elle fait partie d'une chorale à Moscou, qui porte le nom de Georges Brassens, avec un important répertoire de chansons françaises. Elle vient en France à la fin du mois, à Thuir, pour un festival de chorales. Ce n'est pas très loin de chez nous ; si je peux, j'irais bien voir et entendre...

Catherine et sa bande avaient fait les courses ce matin et ont amenés tout ce qu'il faut pour nourrir, et aussi abreuver bien sûr, tout un régiment. Les hommes s'occupent du barbecue, les femmes préparent les légumes et les fruits : rien de nouveau sous le soleil. Nous mangeons dans le jardin, à l'ombre d'un petit kiosque tout en bois. L'ambiance à table s'est nettement détendue. Mais, le clou de la journée, c'est le mystérieux banya. Contre une des clôtures du jardin, il y a trois grandes cabanes en bois : une pour les toilettes (il y en a aussi à l'intérieur de la maison), l'autre avec la réserve de bois et la dernière avec les fameux bains. Cette dernière se compose de trois pièces successives, la première sert de vestiaire, la deuxième abrite la douche et la troisième ressemble en fait à un sauna. Marina est très impatiente, cela fait très longtemps qu'elle n'a pas eu l'occasion de se livrer à ce plaisir incomparable à ses yeux.

Donc, ce sont les filles qui commencent. Le premier passage, c'est juste pour prendre la température. C'est déjà bien chaud, grâce aux bons soins de nos hôtes, qui ont alimenté le poêle à bois, placé dans un angle, depuis ce matin. De grosses pierres sont posées dessus, elles sont brûlantes. On verse de temps en temps un peu d'eau dessus, l'eau se vaporise instantanément et la température monte encore. L'air dans le banya est plus humide que dans le sauna scandinave (mais pas autant que dans un hamman), ce qui rend l'atmosphère plus supportable à mon goût, malgré la forte chaleur. Il faut respirer par la bouche : par le nez, c'est trop chaud. Il y a deux bancs, un au dessus de l'autre, comme deux hautes marches d'escalier. Marina, Catherine et moi sommes assises sur la marche la plus haute. Mon corps s'habitue assez vite à cette chaleur humide et je me sens rapidement plus à l'aise, détendue. J'ai réussi mon baptême.

En arrivant tout à l'heure, Micha avait tout de suite disparu dans la forêt toute proche et en était revenu peu après avec une brassée de branches de bouleau avec lesquelles il avait très soigneusement préparé deux bouquets feuillus, en taillant méticuleusement les branches à la même longueur et en les liant avec un morceau de ficelle. À quoi ça sert, ces trucs ? En suite, c'est au tour des hommes : Micha et Éric disparaissent dans la cabane en bois... À leur sortie, Éric a sur le visage une expression indéchiffrable : impossible de dire comment il a trouvé l'expérience. En tout cas, il est toujours vivant. C'est à nouveau le tour des filles. Maintenant, c'est du sérieux, on ne rigole plus. À moi l'honneur : on m'invite à m'allonger sur le ventre, sur la marche du haut. Le nez dans les bras, je ne vois plus ce qu'il se passe dans mon dos. Je vais apprendre sans tarder à quoi servent les balayettes de bouleau : d'abord effleurages presque imperceptibles, puis caresses légères, puis balayage de plus en plus appuyé, sur les épaules, le dos, les fesses, les cuisses, les mollets et la plante des pieds. Dit comme ça, cela peut paraître assez violent et, de fait, ça l'est, mais sans aucun sadisme. Encore que, si c'est Marina qui officie dans mon dos, je n'exclus pas qu'elle ait pu prendre un certain plaisir à pratiquer cette initiation... En tout cas, ce traitement est réputé en Russie pour être excellent pour la santé : il lutte contre la cellulite, stimule l'organisme, nettoie les impuretés en profondeur, décontracte et régénère le corps tout entier.

À notre tour suivant, je suis restée assise sur le côté, à me masser les bras et les jambes avec un mélange d'herbes et de sel fin (excellent gommage) et à observer Catherine officier sur Marina : quel spectacle extraordinaire ! À notre troisième et dernier tour, je me retrouve en tête à tête avec Catherine. Massage douceur avec du miel, si, si, du vrai miel d'abeilles, qui colle, mais qui fond surtout à la chaleur, que la peau boit goulument pour devenir d'une incroyable douceur. Nous nous frottons le dos mutuellement. Je profite de l'occasion pour questionner un peu ma Catherine : elle sait depuis peu qu'elle est enceinte, suite à une erreur de dates, me dit-elle. Elle n'est pas franchement emballée, mais Micha est ravi. Elle aimerait beaucoup venir nous voir en France, elle pourrait prendre trois ou quatre semaines de congé, d'ici septembre ou octobre, si Micha est d'accord. À suivre...

Le rituel veut que chaque passage dans le banya soit suivi d'un passage à la douche, froide bien entendu, pour le contraste. En sortant du bain de vapeur, c'est vrai que la douche glacée est revigorante et, après les tartines de miel, la douche s'impose encore plus, pour éliminer l'excédent. Après l'ensemble de ce processus, on se sent nettoyé en profondeur, purifié jusqu'à l'intérieur, détendu, revigoré et assaini pour un bon moment. Musclé, comme traitement, mais terriblement efficace. Et puis j'ai la peau douce comme un bébé !

Entre le tour n°3 et le tour n°4, nous avons mangé du poulet mariné, cuit au barbecue par Micha, et grignoté des tomates, des concombres, des champignons, des carottes râpées et des cerises. Nous sommes aussi allés faire une

promenade à pied, jusqu'au bord d'un lac tout proche, avec une petite plage aménagée. Micha pique une tête, mais il ne réussit pas entraîner Éric : c'est vrai que l'eau est vraiment fraîche. Puis il est temps de reprendre la route, pour être à l'heure à Moscou. Mais, en cours de route, nos amis russes sont pris d'une irrésistible envie de glace. La solution : halte au prochain MacDo (écrit en cyrillique, c'est rigolo). Damned : il est fermé. Ce n'est pas grave, il y en a un autre un peu plus loin. Là, l'attente est interminable, non pas à cause de l'affluence, mais en raison d'un désaccord entre Catherine et le vendeur : l'une exige ses glaces avec triple dose de chocolat, tandis que l'autre prétend que c'est impossible sous peine de débordement. Longue négociation dont Catherine sort victorieuse : sacrée Catherine ! Nous ne serons pas à dix heures à l'hôtel. Le quart d'heure toulousain est devenu le quart d'heure moscovite. Nous retrouvons notre groupe dans un des restaurants de l'hôtel. C'est l'anniversaire d'Oscar : tournée générale avec une première, puis une seconde bouteille de vodka. Mais Éric jette l'éponge très vite : malgré le banya, il n'a pas encore réussi à éliminer tout le pervak avalé hier soir. Au dodo. Demain est un autre jour.

13 juin 2005

Aujourd'hui, nous restons sagement avec notre groupe. Le matin, programme très classique : la Place Rouge et le Kremlin. La Place Rouge est partiellement fermée, pour cause de démontage des installations pour la grande fête de la veille au soir. Il paraît que même Poutine était là. Le Kremlin n'a pas changé depuis notre précédente visite, avec ses multiples églises, ses innombrables bulbes dorés, ses remparts rouges, ses canons napoléoniens, son tsar des canons qui n'a jamais tiré et sa tsarine des cloches qui n'a jamais sonné.

Le restaurant où nous déjeunons ressemble à une boîte de nuit au décor design ultra-moderne. Les toilettes à elles seules méritent un détour pour admirer la déco. Le service est soigné et la cuisine raffinée. Nous sommes les seuls clients : ils ont ouvert spécialement pour nous. Il est temps cependant de prendre une décision douloureuse, qui se prépare depuis ce matin. Cela concerne nos deux mamies Claudine et Colette ; il apparaît de plus en plus évident que Colette ne pourra pas suivre jusqu'à Pékin. Elle serre les dents courageusement, mais elle se déplace avec difficulté et chaque marche d'escalier est un obstacle. Elle voudrait poursuivre le voyage pour ne pas interrompre celui de sa sœur. Claudine, qui réalise enfin son vieux rêve de transsibérien, ne souhaite quand même pas continuer seule en laissant sa sœur derrière elle. Cas de conscience.

Yan les pousse très gentiment, mais résolument, sur la voie de la sagesse, celle du rapatriement sanitaire. Après le repas, il appelle un taxi et les conduit à l'hôpital où les attend un médecin francophone et où elles seront prises en charge par leur compagnie d'assurances. On apprendra, quand Yan nous rejoindra, que l'état de santé de Colette était plus sérieux qu'elle ne le laissait paraître, sans doute des suites du voyage en avion, qu'elle prenait pour la première fois. Quel dommage qu'un tel voyage, prévu pour donner du plaisir, se transforme en une telle galère. Tout cela aurait-il pu être évité ? Je pense que l'agence de voyage aurait pu prévenir davantage des difficultés d'un tel voyage. Ces dames s'étaient pourtant rendues à une des réunions de préparation... J'ai la gorge serrée quand elles montent dans le taxi ; je ne pense pas être la seule. Elles m'ont laissé leur adresse : nous leur enverrons des cartes postales de nos prochaines escales.

Nous repartons de notre côté, à bord de notre minibus, pour un grand tour de ville. Nous arrêtons un moment dans les jardins du monastère du Novodievitchi, puis nous allons nous promener dans le cimetière tout proche, qui abrite plusieurs personnages connus. Curieux endroit pour une promenade ? C'est en réalité un jardin à l'atmosphère paisible, avec de grands arbres, pleins de fleurs et d'herbes folles. Beaucoup de tombes sont spectaculaires, les russes ont décidément depuis fort longtemps un sens aigu de la mise en scène monumentale. Ensuite, visite obligatoire dans une boutique « officielle » de souvenirs : j'ai de beaucoup préféré ceux que j'ai vus au marché, hier matin. En fin d'après-midi, nous allons manger dans un restaurant proche de la Cathédrale Saint Sauveur, où nous retrouvons notre Yan. Puis il est l'heure de nous rendre à la gare de Iaroslav, d'où part le Transsibérien. C'est là que nous quittons notre très sympathique et très énergique guide Nina, qui fait guide pour compléter les maigres revenus que lui procure sa pension de retraite.

Le bâtiment de la gare est magnifique, mais les quais où notre train est attendu sont un peu en retrait et à ciel ouvert. Le Transsibérien Moscou-Vladivostok n°2 est prévu pour 21 heures 20 : encore une bonne heure d'attente, le temps de faire quelques dernières provisions : de l'eau et du pain. Par sécurité, nous faisons cercle autour de nos bagages (technique dite de la tortue) à tout de rôle, pendant que les autres vont faire leurs courses. Un autre groupe de Français se prépare à prendre le même train. On m'a appris que ce n'est pas bien de se fier à l'apparence, mais, instinctivement, je n'aime pas leurs têtes. Catherine et Micha viennent nous dire un dernier au revoir ; à ce moment, une légère et furtive averse vient brièvement verser quelques larmes sur notre séparation. Ils amènent encore des cadeaux pour nous et les enfants : ils sont vraiment adorables. J'espère que Catherine pourra bientôt venir nous voir à Pechbonnieu, peut-être même avec Micha. Après, s'ils ont un bébé, ce sera encore plus difficile. Notre train arrive au quai n°3, nous serons dans la voiture n°9 et nous occuperons à deux le compartiment avec les couchettes n°13 à 16. Catherine et Micha nous accompagnent jusque dans notre compartiment, pour s'assurer de notre confort et nous

prodiguent des tas de conseils de prudence. Je ne sais pas trop ce qu'on a pu leur raconter sur le Transsibérien et ses dangers. Le moment est venu de se dire un dernier au revoir.

Nous prenons possession de nos quartiers. Ce train est bien plus confortable que ce que j'imaginai. Nous occupons à deux un compartiment de quatre couchettes. Nous aurons donc deux étages : en bas le salon et en haut les chambres. Notre intérieur est coquet : des petits rideaux à la fenêtre, des housses en tissu pour recouvrir le skai des banquettes, une petite nappe sur la tablette, un tapis au sol. Notre train, le Rossiya, démarre : c'est le départ, le voyage dans le voyage. Dans le wagon, notre groupe occupe six compartiments sur neuf. Nos provodnik et provodnitsa veilleront sur notre confort pendant tout notre trajet jusqu'à Irkoutsk. Nous nous préparons pour notre première nuit à bord du Transsibérien.

14 au 16 juin 2005

À bord du Transsibérien, on perd vite ses repères dans l'espace et dans le temps. L'heure de Paris, l'heure de Londres sont vite oubliées, l'heure de Moscou sert de référence pour les horaires des arrêts qui jalonnent le parcours et qui sont affichés dans le couloir, au milieu du wagon. Mais l'heure locale change tout le temps, une ou deux heures de plus chaque jour. On se laisse bercer par le balancement et le ronronnement du train. Il n'y a pas grand-chose à faire et en même temps, on n'a même pas le temps de s'ennuyer. Le seul handicap est que je découvre assez vite qu'il est difficile d'écrire pendant que le train roule et que mon écriture devient hachée et quasiment illisible à ces moments-là. La nuit, je dors plutôt mieux que d'habitude ; je peux être réveillée par une secousse ou un bruit inattendu, mais je me rends vite, l'esprit tranquille, débarrassé de ses pollutions habituelles.

Le paysage défile sous nos yeux par les fenêtres. L'élément largement dominant est la forêt, majoritairement de bouleaux, mais aussi parfois mélangé de pins noirs ou de sapins. Les bouleaux sont magnifiques, avec leurs feuillages légers et mobiles et leurs troncs grands et minces, à l'écorce blanc argenté. Il y a parfois de vastes étendues d'herbe très verte, mais les troupeaux sont quasiment absents. Les champs cultivés sont de petites dimensions ; ils se limitent souvent aux lopins de terre autour des maisons. Le relief est très majoritairement plat, parfois marécageux. La région de l'Oural, à mi-parcours, frontière entre l'Occident et l'Orient, est nettement plus vallonnée et offre des paysages charmants. Il est difficile d'imaginer tout cela recouvert d'un épais manteau de neige, ce qui est pourtant le cas la majeure partie de l'année. Les poteaux électriques sont légions : réseaux de basse, moyenne et haute tension. Les routes sont rares et peu fréquentées, mais les passages à niveaux sont tous en parfait état, tout comme la voie de chemin de fer sur laquelle nous circulons. C'est vrai que cette ligne est vitale pour la Russie : de très nombreux trains y circulent, tant de voyageurs que de marchandises. C'est l'axe est-ouest le long duquel s'organise l'activité économique de la Sibérie.

On imagine la Sibérie comme une contrée reculée et hostile. C'est vrai... mais pas le long de l'axe du Transsibérien. Nous traversons le long de notre parcours plusieurs grandes, et même très grandes villes, semblant surgies de nulle part : Iekaterinbourg, Omsk, Novossibirsk dépassent toutes le million d'habitants. Pour autant que nous puissions en juger pendant notre rapide traversée, ces villes paraissent actives et relativement prospères. Par contraste, nous apercevons parfois au passage certains petits villages, apparemment habités, mais tellement éloignés du reste du monde que je me demande comment il est possible d'y survivre, surtout en hiver.

Nous faisons au fil du temps plus ample connaissance avec nos compagnons de voyage. Je crois même avoir réussi à retenir, au bout de plusieurs jours, tous les prénoms. Et pourtant, je suis nulle en mémoire des noms ! Dans le premier compartiment, il y a quatre hommes. Il y a Yan (avec un seul n), notre gentil accompagnateur : il a appris le russe avant de tomber amoureux de la Russie, il a épousé une Russe et rêve d'obtenir la nationalité russe. Il y a ensuite Pierre, le baroudeur toujours en tête, collectionneur de photos, qui traque l'image insolite. Et puis il y a Oscar, notre doyen, ingénieur en retraite, fan de technologies modernes, capable de nous tenir au courant régulièrement de la température, la pression atmosphérique, l'altitude et le taux de change de la monnaie locale. Enfin, il y a Serge au grand cœur, qui me fait penser à un gentil gros nounours, qui rappelle aussi certains Russes pour son penchant marqué pour la vodka !

Dans le compartiment d'à côté sont installées les deux copines Marie et Raymonde, que nous n'avons pas trouvé à l'aéroport car elles n'étaient pas dans le même avion. J'ai mis un peu de temps à savoir qui était qui : Raymonde, aux cheveux bruns, prend des photos tout le temps et a toujours peur de perdre en route Marie, aux cheveux blancs, à l'air rêveur et énigmatique. Elles se sont connues il y a seulement quelques années... dans une chorale. Elles partagent généreusement leurs provisions alimentaires, qui semblent intarissables.

Dans le compartiment suivant, c'est Momo et Bibi, petit couple d'amoureux... Les autres compartiments sont aussi occupés par des couples : Alain et Danièle, Maurice et Colette, Nicolas et Evelyne. J'imagine Danièle en ancienne militante des jeunes communistes ; elle raconte d'une voix vibrante son équipée en URSS avec son frère, en R8, au temps de sa jeunesse. Alain connaît très bien un endroit cher à mon cœur : Prapoutel et ses voisines Pipay et le Pleyne car il a participé à l'installation des premières remontées mécaniques de la station. Maurice assume parfaitement son rôle de râleur en chef : quand quelque chose ne va pas, c'est Maurice qui le dit ! Colette, et bien, c'est la femme de

Maurice, ce qui n'est pas rien ! Nicolas et Evelyne, Evelyne et Nicolas, forment un couple extérieurement très équilibré, ils respirent la tranquillité et la simplicité, c'est reposant... Les deux derniers compartiments sont occupés, l'un par quatre jeunes Russes plutôt discrets, l'autre par un gros Américain qui est arrivé à la gare accompagné d'une grande et belle blonde, que l'on n'a plus revue par la suite. Qu'est-elle devenue ? L'a-t-il découpée en morceaux et mangée pour son dîner ?

À propos de dîner, nous allons manger au wagon-restaurant une fois par jour, en fin de journée. On y mange très, très bien. L'autre groupe de français y va trois fois par jour. Ils doivent traverser notre wagon pour s'y rendre, ils nous font alors de grands bonjours et de grands sourires, mais en ayant l'air de penser « salut, les pauvres ». La suite de leur programme, après Irkoutsk, comporte une traversée dans le désert de Gobi en 4x4. Je ne les aime pas. Nous, nous sommes bien contents de ne pas prendre tous nos repas au wagon-restaurant. Nous nous invitons les uns les autres, d'un compartiment à l'autre. Il y a le repas suisse, avec fromages, lardons et viande séchée. Il y a le repas charcutaille : pâté, rillettes, saucisson. J'ouvre aussi la boîte de caviar blanc offerte par Catherine, pour en faire des toasts. Nous goûtons aussi des produits achetés en route, sur les quais : tomates, gros cornichons, l'inoubliable poisson séché et fumé, yaourts, pommes...

Nous arrosons tout ça de tout ce que propose le bar du wagon-restaurant : bière, vodka bien sûr (qui sert aussi à nettoyer les cornichons), vin rouge (pas terrible), une sorte de muscat (pas mauvais), du « champagne soviétique » (si, si, ça existe), et aussi un peu d'eau, avec ou sans bulles (l'eau, ça sert aussi pour se laver les dents). Avec l'eau, nous avons même eu droit à un Ricard, offert par Maurice. Et toujours à propos d'eau, il y a aussi de l'eau chaude, grâce au samovar, situé au bout du couloir, qui délivre à volonté, à toute heure du jour ou de la nuit, de l'eau brûlante (vraiment brûlante : gare aux débordements avec les mouvements du train). Très pratique pour le café soluble, le thé, les tisanes et autres soupes instantanées que nous avons emportés dans nos bagages en prévision. Pratique aussi pour faire un brin de vaisselle.

Ces échanges donnent lieu à de nombreuses allées et venues dans le couloir du wagon, couloir qui sert également fréquemment de lieu de stationnement, où nous restons accoudés à la fenêtre comme au comptoir, pour voir défiler le paysage. Le sol de ce couloir est habillé de bout en bout d'un élégant tapis d'orient, sur la propreté duquel veille notre jeune provodnitsa. Aussi, le dit tapis est-il recouvert d'un second tapis, en simple toile, maintenu, comme celui de dessous, à chaque extrémité. Sous l'effet de nos piétinements, le tapis de dessus a régulièrement tendance à quitter sa position rectiligne et à se plisser sur les bords. Pour échapper aux regards noirs de la dame, nous veillons régulièrement, quand le couloir n'est pas trop encombré, à remettre le tapis de dessus dans l'axe de celui de dessous, mais cela ne suffit pas à lui faire perdre sa mine renfrognée. Les hommes ont lancé un concours de celui qui réussirait à la faire sourire, mais les réussites sont rarissimes.

Au deuxième soir de notre parcours, notre compartiment se trouve transformé en salon littéraire, ou plutôt en bar littéraire. La discussion glisse assez rapidement sur le terrain politique : géopolitique mondiale, avenir économique de la Russie, avenir de l'Europe... Pour la deuxième fois depuis le début de notre voyage, nous nous trouvons en situation d'expliquer le « non » français au récent référendum sur la Constitution euro-péenne (en Suisse, on dit « votation »). La première fois, c'était avec Catherine, Micha et Marina, pendant notre trajet en voiture pour aller à la datcha. Nous avons expliqué que ce n'était pas un « non » à l'Europe en général, mais un « non » à une certaine Europe, trop libérale, trop anglo-saxonne, trop peu soucieuse de ses habitants. Et maintenant, avec nos amis suisses, il faut expliquer que ce n'est pas non plus juste un rejet de notre gouvernement, mais bien un « non » à une certaine Europe, trop etc.

Après la politique, la discussion s'oriente vers des sujets plus littéraires, en particulier les mérites comparés des grands écrivains russes, actuels et anciens. Rapidement, beaucoup décrochent, mais nous sommes quelques uns à rester attentifs jusqu'au bout de la joute oratoire qui s'engage entre Yan et Éric sur la question essentielle : Dostoïevski est-il, oui ou non, un auteur génial ? Éric, autodidacte en littérature et ayant une réaction personnelle instinctive vis-à-vis des bouquins qu'il lit, pense résolument que oui. Yan, étudiant en littérature russe et anglaise, a reçu l'enseignement de ses professeurs à l'Université et défend l'opinion inverse. On finit par conclure sur un désaccord entre les deux parties : c'est beau ! Cela s'arrose : un toast de plus, dans la bonne vieille tradition russe.

Nous étions plusieurs à avoir imaginé avoir du temps pour bouquiner dans le train. Finalement, pas tant que ça. J'ai quand même réussi à m'attaquer à Proust. Premières impressions : il faut s'accrocher et réussir à se laisser emporter par la beauté de la langue. Il maîtrise l'art de décrire finement ses propres impressions, que l'on reconnaît parfois pour les avoir ressenties soi-même, sans savoir les décrire aussi bien. Certains passages sont vraiment magnifiques, cependant que d'autres restent pour moi plus opaques, voire complètement incompréhensibles. En tout cas, maintenant je connais l'histoire de la madeleine en version originale ; rien que pour cela, ça valait le coup. Et puis, ça vaut le coup aussi pour le plaisir de tourner les pages d'un livre de la Pléiade. Le dernier soir dans le train, pas question de bouquiner, il faut s'efforcer de dormir vite, car le train arrive très tôt en gare d'Irkoutsk.

« Irkoutsk, ici Irkoutsk. Quinze minutes d'arrêt. Veillez à ne rien oublier dans le train en descendant de voiture... » En réalité, cela ne se passe pas du tout comme ça, c'est plutôt chacun pour soi, dans un joyeux désordre. La gare, superbe bâtiment vert amande et blanc récemment rénové... est inondée. On ne connaît pas encore l'origine du problème, probablement une rupture de canalisation pendant la nuit. C'est ce que nous indique notre nouvelle guide locale, Anna, qui vient à notre rencontre sur le quai. Les passages souterrains sont pleins d'eau, la gare est pratiquement inaccessible à cause de la boue. Bienvenue en Sibérie ! Nous traversons donc péniblement les voies derrière le train (pas d'inquiétude : c'est une pratique courante en Russie) et contournons la gare par le côté. Le Transsibérien poursuivra bientôt son interminable voyage vers Vladivostok. Anna nous conduit jusqu'au minibus où nous attend notre chauffeur. Leurs sourires charmants à tous les deux nous font vite oublier la mine grognonne de notre provodnitsa.

Nous nous rendons tout d'abord dans un hôtel qui met à notre disposition des chambres où nous n'utiliserons que la salle de bain, pour prendre une douche. Celle-ci est la bienvenue, après quatre jours de toilette à la lingette, même si l'eau n'est qu'à peine tiède et la pression dans les tuyaux un peu faiblarde. Un copieux petit déjeuner vient ensuite parachever notre remise en forme. Nous sommes prêts pour partir pour le lac Baïkal. Le trajet en minibus nous paraît singulièrement court, je ne suis pas sûre d'avoir entendu toutes les explications de notre charmante guide : aurions-nous un tout petit peu dormi ?

Au bout de la route, nous arrivons à Listvianka, village situé à l'endroit où la rivière Angara sort du lac : comme une embouchure, mais à l'envers. Comme ce n'est pas encore assez loin, nous embarquons à bord d'un bateau qui nous emmène jusqu'au village de Bolchekoti, accessible à cette époque de l'année uniquement par ce moyen. Plus d'une heure de traversée, pour un parcours qui mesure deux centimètres sur la carte, tandis que le lac en fait plus de soixante, d'une extrémité à l'autre de sa forme de banane. À l'endroit où nous sommes, le lac mesure environ quatre centimètres de large, toujours sur ma carte, et nous apercevons à peine l'autre rive. Le bateau sert pour la pêche, importante activité économique de la région, pour le transport des marchandises pour approvisionner les villages isolés le long de la rive (en hiver, lorsque le lac est gelé, il y a une route sur le lac) et pour le transport de touristes comme nous. Cette fois, j'ai bien écouté les explications d'Anna !

L'air est frais sur le lac. Les paysages sont magnifiques. La forêt descend jusqu'aux berges escarpées. Anna explique qu'elle abrite des loups, des renards, des zibelines... Aussitôt, un déclic se produit au fin fond de ma mémoire, un air depuis longtemps oublié refait surface : « loup et renard et zibeline sont montés dans la troïka... » C'est une chanson que j'écoutais sur un 33 tours que j'avais enfant, à l'âge de Pauline sans doute. C'était une de mes préférées, avec celle, rigolote, du chameau (« ali, alo, et vive le chameau ! »). J'en retrouve peu à peu des passages entiers, mais pas tout : le premier couplet, le refrain, puis des bribes par-ci, par-là. La musique, elle, je la retrouve en entier : c'est une très jolie mélodie. J'aimerais bien trouver le disque, cela plairait sûrement aux filles. Il faudra que j'aille faire un tour dans Google en rentrant... « Raconte-nous, petite mère, ce qu'ils ont vu sur le chemin, raconte-nous, petite mère, jusqu'à demain... » C'est l'histoire de Boris et Natacha qui se promènent dans la forêt blanche d'Ukraine. Étrange, comme réminiscence, non ? Cela me rappelle un peu une histoire de madeleine...

Au village de Bolchekoti, nous sommes hébergés dans une grande maison, dont les habitants proposent chambres et table d'hôtes. Confort simple et accueil chaleureux. La maison, toute en bois, est magnifique, avec vue imprenable sur le lac. Quatre grandes chambres de quatre lits chacune, à l'étage au-dessus de l'habitation familiale. Nous sommes quatorze en tout et nos compagnons de voyage nous font le cadeau de nous laisser seuls, Éric et moi, dans une des chambres... Les repas, cuisine traditionnelle de Sibérie, sont copieux et délicieux (ô, l'inoubliable confiture de fruits rouges !). Les toilettes méritent un détour, pour une expérience « assez intéressante » : deux cabanes en bois au fond du jardin, avec un trou rectangulaire dans le plancher, un tas de sciure en dessous et des mouches... Le jardin abrite par ailleurs une autre cabane avec une douche répondant aux critères du confort moderne occidental et... un authentique banya : ceci compense largement la rusticité des toilettes.

Il n'y a finalement que peu de volontaires parmi nous : Marie et moi pour les femmes, Pierre, Yan et Éric pour les hommes. Tant pis pour les autres, ils passeront à côté des bienfaits du bain de vapeur russe. Me voilà, quelques jours à peine après ma première expérience, en situation d'initier à mon tour quelqu'un d'autre à cette tonifiante pratique, dans la plus pure tradition, avec poêle à bois et balai de branches de bouleau. Et je trouve en Marie une élève curieuse, attentive et appliquée. Nous avons même, en prime, à la sortie du banya brûlant, le bain dans le lac Baïkal. Nous, les femmes, manquons un peu d'audace et nos pieds s'accommodent mal des gros galets glissants qui forment le fond du lac ; aussi, nous contentons-nous de tremper nos bras et nos jambes, ce qui n'est déjà pas si mal. Les hommes, plus courageux, s'immergent brièvement, mais complètement, dans les eaux pures, mais froides (9°C d'après la montre d'Oscar) et en ressortent tout auréolés de la vapeur que leurs corps dégagent.

C'est juste ce qu'il nous faut après cette éprouvante journée. Cela nous remet des fatigues de l'ascension des flans escarpés de la colline au-dessus du village, en haut de laquelle se trouve un rocher d'où on découvre un superbe panorama sur le village en contrebas, le Baïkal et les montagnes au loin, sur l'autre rive. Cela valait le coup de transpirer

et s'essouffler dans la montée, courte mais raide. La descente est encore plus rapide, car l'orage qui menace, finit par éclater : nous rentrons trempés. Heureusement, l'averse n'est que de courte durée et presque tout le monde repart un peu plus tard à la découverte des chemins du village. La pluie interrompt à nouveau ce bel élan ; ce n'est qu'à la troisième tentative que la balade pourra être bouclée. J'ai préféré de mon côté rester à la maison après la première sortie, car mon jeans est trop mouillé. En attendant qu'il sèche, j'ai noué un drap autour de la taille, façon paréo tahitien et je profite de la tranquillité pour noircir les pages de mon petit carnet.

La nuit, dans l'atmosphère sereine des rives du lac Baïkal, apporte un calme et un repos bien mérités, après les quatre nuits passées dans le train. Cependant, mon sommeil est peuplé de pensées et rêves étranges, à propos d'une nouvelle agence de voyage spécialiste de la Russie insolite, avec randonnées pédestres ou équestres autour du lac.

18 juin 2005

La grasse matinée est la bienvenue, suivie des derniers moments apaisants au bord des eaux limpides du lac, promenade en amoureux le long d'un chemin charmant, sous un sous-bois charmant, longeant un torrent charmant, bordé de charmantes fleurs multicolores. Seules les charmantes poubelles sauvages, laissées par les Russes, pas encore initiés aux subtilités du tri sélectif, nous rappellent que nous ne sommes pas au Paradis sur Terre.

Le trajet en bateau pour revenir à Listvianka nous ramène à la réalité : il fait froid sur le lac, ce matin, et la traversée semble plus longue que dans l'autre sens. À terre, notre chauffeur, aux yeux bleus aussi transparents que les eaux du lac, nous attend dans son minibus, pour nous emmener dans la suite de nos visites. La première est pour la petite église traditionnelle de St Nicolas qui, comme beaucoup d'autres depuis la fin de l'époque soviétique, renaît à la vie. Puis nous allons déjeuner dans un restaurant tout en rondins de bois blond, extérieur comme intérieur, qui sert un inoubliable samagon. Puis, nous allons dévaliser une petite boutique de souvenirs, enfin surtout Alain et Danièle, qui ont une grande famille. La boutique se situe au bord de l'Angara, près d'une esplanade le long de laquelle sont installés plusieurs vendeurs de poissons du lac, qu'ils préparent et font sécher sur place, au-dessus de gros braseros fumants et odorants.

Sur la route du retour vers Irkoutsk, nous nous arrêtons au musée de l'architecture du bois, un endroit où ont été rassemblées différents exemples de constructions traditionnelles : fortin, église, maisons d'habitation, yourtes, entièrement en bois. Intéressant, mais rien à voir avec la finesse et l'élégance des constructions de Kiji, dans le grand nord, sur le lac Onega. Une fois revenus en ville, un tour de ville, d'abord en bus, puis à pied, nous permet de découvrir quelques uns des principaux aspects de la ville (trois fois le mot « ville » en deux lignes, c'est pas terrible) : quelques églises, des bâtiments de l'époque soviétique, la « maison aux jambes » (imposant bâtiment administratif construit sur d'énormes piliers en béton, commencé et jamais fini : si on poursuit les travaux, il s'effondre, si on le démolit, les maisons voisines s'écroulent avec)...

Nous croisons en chemin trois statues. La première, c'est Alexandre III. C'est un monument très récent en l'honneur de ce tsar qui fût à l'origine de la construction du Transsibérien. La question était : doit-on l'ériger face à la ligne de chemin de fer et la gare, ou bien orienté vers le centre ville ? Finalement, il est de profil, le regard tourné en direction de Moscou. Nous croisons ensuite un Lénine monumental, comme il en existe encore un bon nombre en Russie, énorme colosse de bronze, le bras fièrement dressé. La troisième est ma préférée. De dimension plus modeste, elle représente un séduisant jeune homme, Alexandre Vampilov, écrivain mort noyé dans le lac Baïkal : accident ou suicide ?

Le soir, nous dînons dans un restaurant caché dans une très belle cave voûtée. À un bout de la salle, un grand feu de cheminée et à l'autre un gros appareil de climatisation : c'est la lutte entre le chaud et le froid. L'animation musicale est assurée par un couple de jeunes chanteurs, mais il n'y a pas grand monde dans la salle, à part notre groupe, pour apprécier leur talent. Sur la table, d'élégants flacons en verre transparent contiennent un joli liquide ambré. Au nez, le parfum est agréable, mais en bouche, « ça décoiffe » ! C'est du samagon, mais à l'inverse de celui de midi dans sa bouteille cachetée, celui-ci semble de provenance plus artisanale : à l'origine, le samagon est l'alcool distillé à la maison, plus ou moins clandestinement, et qui titre toujours plus que de la vodka, réglementairement bloquée à 40°. Après le repas, un petit tour au cybercafé, une petite balade digestive au bord de l'Angara et au dodo : demain le train pour Oulan Bator part de bonne heure.

19 juin 2005

Nouveau train, nouveau départ, en route pour la Mongolie. Le niveau de confort est en baisse par rapport au train précédent, mais nous ne sommes toujours que tous les deux, Éric et moi, dans notre compartiment. Un des six compartiments attribués à notre groupe est fermé. Nous nous attendons à y découvrir au moins quelques mongols bien installés et nous nous apprêtons à défendre bravement nos places. La provodnitsa ouvre le compartiment avec son passe : déception, il est vide. Le train est occupé pour partie de touristes et pour partie de mongols qui rentrent chez

eux visiblement chargés (c'est un euphémisme). Dès le départ, commence un étrange manège chez les mongols de transferts de colis, selon une logique qui nous échappe. En tout cas, pendant les premières heures, je ne vois pas grand-chose, ni des déplacements de colis, ni des rives du lac Baïkal, que la voie de chemin de fer longe un bon moment avant de tourner vers le sud : c'est le sommeil qui l'emporte !

Le transfert de colis se poursuit pendant toute la journée. Des colis, il y en a de toutes les formes, de toutes les tailles, des petits, des gros, des énormes, des légers, des lourds... On déballe d'un côté, on remballer de l'autre. Et surtout, on en met partout et on en cache autant que possible. Les compartiments occupés par des mongols sont pleins du sol au plafond. Il y en a le long des couloirs, derrière les portes des wagons, et même sous le plancher et dans le faux plafond. Il y en a un sous une de nos banquettes, pas très gros, mais très lourd, qu'un gros costaud vient récupérer et peine visiblement à soulever. Qu'y a-t-il à l'intérieur du carton : une batterie de voiture ou de camion ? Nous voyons aussi passer des brassées d'élégants parapluies et des quantités de vêtements divers et variés. Nous saisissons l'occasion, entre femmes, pour marchander un petit ensemble en jean léger : un haut pour Danièle, un bas pour moi, les deux pour Evelyne, tout ça pour un prix dérisoire.

Le train s'arrête au premier poste frontière peut après 18 heures. Les toilettes sont fermées depuis un moment et ne rouvriront qu'une fois en Mongolie : boire ou ne pas boire, telle est la question ? Les toilettes de la gare sont, paraît-il, d'une saleté si indescriptible que même au Karscher, on aurait de mal à en venir à bout. Je ne suis pas aller vérifier... Les quatre heures d'arrêt sont nécessaires aux douaniers russes pour vérifier nos passeports. Mais ce sont encore les mongols qui assurent le spectacle : ils entreprennent de décharger leurs innombrables colis du train pour aller remplir plusieurs camions qui les attendaient à la gare. Il en sort de partout et pendant un long moment, c'est incroyable ! Le train repart, mais pour un court moment seulement, peut-être un quart d'heure, et s'arrête à nouveau pour le passage de la douane mongole. Deux heures de halte, cette fois. Quand est-ce qu'on dort ? Les douaniers mongols, encore mieux peut-être que leurs collègues russes, vérifient tous les wagons, contrôlent les coffres à bagages, regardent derrière les trappes au sol et au plafond. Le train finit par repartir, à l'heure prévue officiellement, il est environ minuit. Bonne nuit. Mais, pas de répit chez les mongols, qui reprennent leur activité de fourmilière pour déballer et remballer leur marchandise. On entendra le cri des rouleaux de scotch jusque tard dans la nuit. Mais d'où sortent-ils encore tout ça ?

20 juin 2005

En Mongolie, le paysage change radicalement. Le relief se fait plus vallonné, la forêt recule pour laisser place à des prairies ou de la steppe. Singulièrement absent en Russie, le bétail fait son apparition : montons, chèvres, vaches et chevaux. Nous apercevons nos premières yourtes traditionnelles, ces curieuses tentes blanches en forme de cylindre surmonté d'un cône très aplati. On dit « ger » en mongol, à prononcer guer et non jer. Avant ce voyage, j'aurais été incapable de nommer la capitale de la Mongolie et me voilà à Oulan Bator (ou Ulaan Baator). Il y reste encore quelques quartiers de yourtes, d'aspect généralement assez miteux, chaque yourte posée sur son petit carré de terre entouré de palissades. À part ça, la ville s'apparente à d'autres grandes villes, avec ses immeubles, ses maisons collées les unes contre les autres, ses boutiques sans vitrine (comme dans les villes de Sibérie), ses panneaux publicitaires et son agitation bourdonnante. La circulation y est incroyablement dense et totalement anarchique. Ça klaxonne à qui mieux mieux, ça se frôle au millimètre, mais finalement, ça se tamponne assez peu.

L'hôtel dans lequel notre guide locale a réservé nos chambres est carrément luxueux. Le petit déjeuner est un délice, les chambres sont spacieuses et élégamment meublées, avec deux lits très grands et très confortables. Mais il n'est pas encore temps de s'y attarder : partons à la découverte de la ville ! Première étape : le monastère Dangan, le principal ensemble bouddhiste de Mongolie. « Dangan » est la version abrégée du nom, le nom complet ayant trois ou quatre syllabes supplémentaires et étant à peu près imprononçable. Je trouve le lieu assez intimidant, pour moi qui ignore à peu près tout de cette religion, et en même temps très apaisant. Le temple principal abrite une gigantesque statue d'un dieu en bronze doré, très, très impressionnante. Cette statue avait été fondue à l'époque des purges soviétiques. La plupart des lamas en avaient alors été victimes. La religion renaît ces derniers temps et la statue a été à nouveau érigée, il y a quelques années seulement. Également étranges et intimidants, les moulins à prières, que l'on rencontre un peu partout, à l'extérieur comme à l'intérieur des temples, et que les fidèles font tourner avec recueillement.

Dans le temple voisin, de dimension nettement plus modeste, des lamas, dans leurs jolis vêtements jaunes et rouges, célèbrent une cérémonie : étranges incantations et gestes bizarres. Soudain, un des moines sort un téléphone de sa manche (il avait dû le mettre en mode vibreur...) et le colle à son oreille, sans interrompre la chorégraphie. Heureusement, ce n'est pas lui qui chante. Admirable tolérance... Cependant, je reste sur ma faim de comprendre au moins quelques bribes de cette religion si différente des cultes occidentaux.

Nous reprenons des forces dans un élégant restaurant nommé Sissi (si, si !) et ce n'est pas de trop pour surmonter l'épreuve qui nous attend ensuite : la visite du musée d'histoire naturelle. Les salles s'enchaînent les unes

après les autres et quand on croit qu'il n'y en a plus, il y en a encore ! Les « plus » : un bon panorama du large éventail de la flore et de la faune que l'on peut trouver en Mongolie et un squelette complet d'un tarbosau de trois à quatre mètres de haut. Ce devait être un bébé, car à l'âge adulte, il mesurait, paraît-il, de douze à quinze mètres. Les « moins » : des collections entières et autres animaux à plumes et à poils, dans un état de conservation assez inégal (je n'aime pas les animaux empaillés) et une absence quasi-totale d'explications, exceptées quelques trop rares étiquettes en anglais.

Après cette visite, un moment de flottement : il est encore trop tôt pour aller manger (encore manger ?) et Yan et notre guide semblent ne pas trop savoir comment nous occuper... La première idée n'est pas géniale à mon goût. Il s'agit de monter en haut d'une colline pour admirer un point de vue sur l'ensemble de la ville. Le coup de la colline et du point de vue, on nous l'a déjà fait et je n'ai rien contre a priori. Mais, là, il y a un nombre incalculable de marches à gravir en plein soleil et il fait une chaleur accablante. Quelques uns restent en bas ; avec Éric et quelques autres, nous iront jusqu'à la station intermédiaire, à mi-hauteur : le point de vue n'est déjà pas si mal. Les plus courageux pourront admirer au sommet un monument construit par les russes, avec une fresque en mosaïque en l'honneur de l'« amitié » russo-mongole.

La seconde idée et nettement meilleure, mais semble inquiéter un peu nos accompagnateurs par les risques qu'elles comporte à leurs yeux. Il s'agit d'aller au grand marché de la ville, qui attire du monde des quatre coins du pays. Gare aux pickpockets ! Le secteur des marchands de yourtes est particulièrement intéressant : on y trouve tout le nécessaire pour fabriquer sa propre habitation en kit, les montants en bois peint en orange et décorés, les cloisons en croisillons extensibles, les larges bandes de toile et de feutre pour couvrir les cloisons et le toit, les sangles et les cordes pour ficeler tout ça, les poêles à bois avec leur cheminées et tous les accessoires à la construction de ces habitations nomades. Si on pouvait en ramener une, cela ferait une super cabane en bas du jardin ! Un tour rapide nous donne ensuite un aperçu des autres secteurs du marché de plein air : des tas de marchandises de toutes sortes, rangés dans des caisses à même le sol, devant des sortes de box de garage. On y remarque en particulier des quantités de rouleaux de scotch d'emballage. La lumière se fait sur la destination de tous les colis débarqués du train à la frontière. Dernière inconnue : comment ont-ils franchi la frontière ? Nous revenons sans encombre à notre minibus qui, heureusement n'a pas été braqué car nous y avons laissé toutes nos affaires.

Après toutes ces émotions, il est grand temps d'aller manger ! Le restaurant qui nous reçoit est apparemment spécialiste de l'accueil des groupes. Le repas est correct, avec un bon point particulier pour un délicieux velouté aux champignons, mais Maurice n'est pas content : ce n'est pas assez chaud. Sacré Maurice ! Après le repas, nous décidons d'aller faire un tour en ville, avec Evelyne et Nicolas. « Soyez prudents » nous recommande Yan. Oui, Papa.

Premier objectif : l'immense place centrale et sa statue équestre du grand héros national Soukhan Bator, et puis la poste, juste à côté. Trop facile. Deuxième objectif, plus difficile : trouver un point d'accès à Internet. Les jouets électroniques d'Éric ne marchent plus trop par ici. C'est bon quand même d'avoir quelques nouvelles de la France, de Géoclip, de mes petits, si loin... La connexion n'est pas rapide, mais c'est amusant de voir nos sites familiers sur des écrans pas franchement du dernier cri. Troisième objectif : trouver un bistrot pour fêter ça. On sert à Éric et Nicolas presque autant de vodka que de Coca à Evelyne et moi : ils vont être frais, nos gardes du corps ! Surprise : le téléphone d'Éric reçoit un appel. C'est pour le boulot, la CCI du Gers, une consultation restreinte, date limite : fin de semaine. « Désolé, c'est trop court, je suis en Mongolie », répond Éric. « Il n'y a pas une autre personne pour répondre ? » « Et non, elle est aussi en Mongolie. Vraiment désolé. » C'est vraiment bon d'être en vacances ! Dernier objectif : retrouver l'hôtel avant que la nuit soit vraiment noire. La journée a été longue. Demain, à nous la vie de nomades...

21 juin 2005

De bon matin, nous quittons la ville en minibus (qu'ils sont jolis, les sièges recouverts de velours bleu ciel de notre minibus !), par une grande route vers l'est, puis nous bifurquons vers le nord, sur une route secondaire. Peu d'informations ni sur notre destination finale, ni sur le temps de trajet : nous savons juste qu'il faut un certain temps et qu'à l'arrivée, quatre yourtes seront à notre disposition. Pour le reste : surprise !

Dès le départ, les suspensions du minibus sont mises à rude épreuve, et de plus en plus au fur et à mesure de notre progression. Les paysages que nous traversons sont magnifiques, faits de collines ondoyantes, couvertes d'herbe verte et de fleurs sauvages, où paissent les troupeaux. Nous franchissons une barrière de péage à l'entrée du parc naturel de Terelj, au nord-ouest d'Oulan Bator. Le gouvernement du pays en a créé plusieurs, dans le but de protéger l'environnement et de contrôler le développement du tourisme : louable intention. Nous passons d'ailleurs à proximité de plusieurs camps de yourtes, façon terrains de camping, manifestement faits pour les touristes. Nous passons aussi près d'un terrain de golf : il fait tache dans le paysage et qui peut avoir envie de venir jouer au golf par ici ? Mais nous allons toujours plus loin, toujours plus haut. Nous finissons par quitter la petite route pour un chemin, qui devient à son tour rapidement impraticable pour notre minibus. Une charrette tirée par un gros bœuf laineux, noir et blanc, nous attend.

Et c'est donc en char à bœuf que nous finissons le parcours, bien pratique pour traverser au sec trois bras de rivière qui coulent en sous-bois. Nous débouchons, sous un ciel bien bleu, dans une prairie bien verte semée de boutons d'or, où se dressent six yourtes bien blanches. Dernière précision : nous sommes à environ 1 600 mètres d'altitude. Côté commodités, il n'y a pas d'électricité (pour quoi faire ?), les toilettes fonctionnent sur le même principe qu'au bord du lac Baïkal (avec moins de mouches, mais un trou plus étroit), le réseau local de téléphone mobile fonctionne (mais où sont les antennes ?). J'oublie un élément important du paysage : les chevaux. Une demi-douzaine est attachée et sellée, d'autres chevaux vont et viennent en liberté.

La yourte principale est occupée par la famille de notre guide (elle s'appelle Tsogi) : elle-même, ses deux fils, ses beaux-parents et plusieurs autres personnes qui, tous, nous accueillent chaleureusement. Son mari accompagne un autre groupe de touristes, quelque part ailleurs en Mongolie. La yourte la moins éloignée de la cabane des toilettes est occupée par deux jeunes amoureux, suisses francophones, déjà aperçu dans le train et arrivée un peu plus tôt dans la matinée. À peine un coup d'œil échangé avec Evelyne et nous prenons possession, elle, nos maris et moi, de la yourte à l'autre extrémité du camp. Deux autres yourtes sont, l'une pour les quatre garçons, l'autre pour les deux couples restants. Et ce sont Raymonde et Marie qui remportent le privilège d'occuper à deux la dernière yourte. Chacune d'entre elles abrite quatre lits style Ikea, une petite armoire, une table basse, quatre petits tabourets et un poêle à bois. Sur chaque lit, une couette ET une épaisse couverture : les nuits sont fraîches par ici.

Nous prenons le déjeuner à l'ombre des grands arbres qui bordent la prairie : cuisine « maison », copieuse et délicieuse. Comment font-elles pour préparer tout ça dans la yourte ? Les femmes sont aux petits soins pour nous et ne voient pas d'un bon œil qu'on cherche à les aider. Ici comme ailleurs, les femmes aux fourneaux. Les hommes, eux, s'occupent des chevaux. En plus, ça rime : deux pieds de plus à chaque phrases, cela faisait deux alexandrins ! Ici, en Mongolie, les enfants apprennent très tôt à monter à cheval, dès deux ou trois ans. En ce moment, les préparatifs pour la grande fête nationale de Nadaam (ou Naadam ?) vont bon train. Conformément à la tradition, lutte, tir à l'arc et course de chevaux sont au programme. Pour les courses, les chevaux sont montés par des enfants de six à douze ans. Les jeunes présents au camp nous offrent le plaisir d'une démonstration de leurs talents équestres. But du jeu : ramasser un chapeau posé au sol depuis son cheval lancé au galop. Plusieurs tentatives infructueuses et quelques problèmes de réglage : trop vite, trop court, le chapeau touché mais pas attrapé. Après plusieurs essais, l'un d'eux finit par réussir. Comme quoi, la persévérance finit par payer...

Toujours à propos de cheval, les volontaires sont invités un peu plus tard à expérimenter cette activité cruciale de la vie de nomade. Nous sommes six à accepter de monter sur le dos de ces plus vieux amis de l'homme, en gros les « jeunes » ! Quatre « débutants » sont tenus en longe : Nicolas, Evelyne, Yan et Éric. Pierre et moi, les « expérimentés », sommes laissés à nous-mêmes. Nous faisons un petit tour sympa le long des rivières. Mais qu'ils sont petits ces chevaux, et qu'ils sont courts, ces étriers... Malgré cela, je reste quand même un petit peu sur ma faim. Ensuite, petite promenade, à pied cette fois, au bord de la rivière, pour se rafraîchir. Les pieds dans l'eau : pour rafraîchir, ça rafraîchit ! Puis, gymnastique intellectuelle avec des casse-têtes mongols (et non chinois) : comment ça marche, ces trucs ? Celui avec les os et la ficelle est particulièrement redoutable. Il y aura aussi des parties d'échec (Yan est très fort à ce jeu) et des parties de Triomino (sortes de dominos triangulaires), où la grand-mère mongole, après une courte période d'observation, devient vite une adversaire redoutable. Au milieu de tout cela, va et vient l'animal familier de la famille, en quête d'un morceau de biscuit ou simplement d'une caresse. Non, ce n'est pas un chien, il y en a pourtant, mais plus loin, pour s'occuper des troupeaux. C'est une adorable petite biquette, aussi affectueuse, aussi joueuse et aussi douce qu'un chaton. On sent à peine les deux petits bouts de corne qui pointent sur son front. Elle doit être très jeune et a dû perdre sa maman, car on la nourrit encore avec une sorte de biberon. Et si on la ramenait à la maison ? Ce sont les enfants qui seraient contents !

En fin d'après-midi, les deux tourtereaux Thomas et Marie (Tom-Tom et Nana) s'appêtent à partir à cheval. Et moi, et moi, je peux venir aussi ? Pas de problème. Super génial ! Nous quittons le camp, emmenés par un guide mongol et leur accompagnatrice locale. Eux font le voyage depuis St Pétersbourg jusqu'à Pékin, en « individuels », organisé à la carte par Espace Est-Ouest et seront partis en tout presque un mois : trop de chance... Mais revenons à nos moutons, non, à nos chevaux. Nous traversons plusieurs bras de rivière, puis nous quittons le fond de la vallée pour nous élever doucement à flanc de colline. Nous bifurquons dans la forêt et la pente devient raide. Il n'y a pas de sentier, il faut contourner les buissons, éviter les branches basses. Notre guide semble sûr de lui et nos montures sont vaillantes. Nous finissons par déboucher sur une crête. Encore quelques rochers à contourner et nous découvrons un panorama à couper le souffle sur la vallée en contrebas. On aperçoit même notre camp, tout petit au loin. Vague d'émotion pure : c'est cela, le bonheur.

Hélas, cela ne dure pas. Maintenant que nous sommes grimpés jusque là, il va falloir redescendre : l'autre flanc de la colline est moins boisé mais aussi pentu. Heureusement, ces petits chevaux ont décidément le pied très sûr. Une fois en bas, il faut à nouveau traverser la rivière. À cet endroit, les différents bras sont rassemblés apparemment en un seul, plus large, plus profond et avec plus de courant : même pas peur. Après ça, ce n'est toujours pas fin. Nous longeons la rivière un moment, puis nous arrivons en bordure d'une vaste étendue plate : au galop à travers la steppe !

Comme, en rêve, encore une expérience inoubliable. De retour au camp, Marie, excellente cavalière, semble fraîche comme une rose. Moi, je sens bien que je risque d'avoir un peu de mal à marcher demain... Thomas, qui monte à cheval surtout pour faire plaisir à sa belle, fait preuve d'un stoïcisme remarquable. Il faut dire qu'elle, seule suisse, ne sait pas skier, accompagne son homme au ski l'hiver.

Plus tard, après le dîner, encore une fois copieux et délicieux, à la nuit tombée, que rêver de mieux, pour conclure cette fabuleuse journée, qu'un feu de camp ? Les flammes s'élèvent, hautes, claires et joyeuses, sous un magnifique clair de lune. Nous partageons encore les petites choses à manger et à boire que nous offrent nos hôtes. Nous entonnons quelques chansons, mais cela manque de coordination : promis, la prochaine fois, il faudra répéter un peu avant. Malgré tout, nous vivons un moment exceptionnel, idéal en ce jour le plus long de l'année.

22 juin 2005

Bien blottie sous la couette et la couverture, je n'ai pas senti le froid. Mais maintenant, que c'est dur de quitter ce cocon bien chaud. Dommage qu'il faille déjà retourner en ville, je serais bien restée encore un peu. Le retour jusqu'au minibus se fait à pied et la traversée des rivières sur des troncs d'arbres posés en travers : pas le moment de rester le nez en l'air. Au revoir tout le monde et merci pour cet accueil si chaleureux. En revenant à Oulan Bator, nous passons par l'hôtel prendre une douche : nous ne sommes pas de vrais nomades. Nous allons ensuite déjeuner dans un restaurant chic : gros contraste de décor par rapport à hier. Pauvre Danièle, elle ne pourra pas profiter de ce repas raffiné et devra se contenter d'un bol de riz. Après Maurice et Colette, la voilà à son tour rattrapée par ce mal des touristes.

Au programme de l'après-midi : shopping. Nous rendons d'abord visite à une élégante boutique spécialisée dans les vêtements en cachemire, fabriqués dans le désert de Gobi. Je trouve un pull multicolore et original, mais il n'y en a qu'un et il est hélas trop petit pour moi, comme la plupart des pulls pour femme du magasin. Il faut dire que les mongols sont un peu comme leurs chevaux... Nous allons ensuite dans un grand magasin : cinq étages façon Nouvelles Galeries. Le dernier étage est exclusivement consacré à l'artisanat traditionnel mongol : un large éventail de souvenirs plus ou moins kitch rassemblés à l'attention des touristes. La Mongolie grimpe au palmarès des destinations en vogue et les mongols l'ont bien compris. Au rez-de-chaussée se trouve un supermarché, pas si différent du Champion de Pechbonnieu, mais en même temps très dépaysant : on y trouve de grandes marques internationales (Pampers, Palmolive, Nescafé...) côtoyer des produits nettement plus couleur locale. Nous y faisons quelques emplettes en prévision de notre prochain départ pour Pékin. Nous tombons par hasard sur Tsogi et Yan, qui ont pris le temps auparavant de faire un aller-retour en taxi pour nous ramener des casse-têtes du même type que ceux que nous avons expérimentés au camp. C'est vraiment adorable de leur part, n'est-ce pas ?

Au programme de la soirée : spectacle de musique, chants et danses traditionnels. Cela se passe dans un théâtre à la déco un peu rétro, avec canapés moelleux autour de petites tables de salon. En prime, une boisson est offerte. La représentation est éblouissante. Les costumes sont somptueux, les danseurs sont remarquables, les musiciens n'ont rien à envier, d'un point de vue musical, à certains de nos orchestres classiques et les chanteurs : mais comment font-ils pour sortir ces sons étranges, venus d'ailleurs ? Les instruments de musique m'intriquent aussi, je n'en avais jamais de pareil. Ce sont principalement des instruments à cordes. Il y en a un très grand à cordes frappées, à la manière d'un xylophone. Il y en a à cordes pincées, soit à plat comme une longue cithare, soit comme une sorte de guitare avec un petit ventre tout rond et un long manche. Il y en a à cordes frottées, avec un long archet tenu un peu comme un stylo. L'un se joue debout, à la manière d'une contrebasse, l'autre se joue assis, l'instrument calé sur les genoux, mais presque vertical, avec un manche très long aussi et deux cordes seulement. La caisse de résonance de ces deux derniers est trapézoïdale, avec des ouïes de la même forme que sur un violon classique. Je pense à Pauline, ma petite violoniste. À propos de violons, on en vendait des tout neufs, dans le grand magasin de tout à l'heure : surprenant, non ?

Après ces émotions artistiques, nous allons reprendre des forces... au restaurant. Les brochettes de bœuf sont excellentes, c'est vrai que les Mongols ont de la très bonne viande. Mais j'espère que mon estomac résistera à ces excès alimentaires. La nouvelle du jour, que j'allais oublier, c'est qu'Éric, en relevant ses mels ce matin à l'hôtel, en a reçu un particulièrement savoureux : il vient de la CCI du Gers pour signaler que la date limite de réponse à la consultation est repoussée au 15 juillet. Cela nous fait bien rire...

23 juin 2005

Troisième départ, troisième voyage. Pour cette étape vers Pékin, nous nous attendons au pire, côté confort. D'ailleurs, nous sommes prévenus que nous n'aurons plus que quatre compartiments pour le groupe, au lieu de six précédemment. Le système de réservation de la « senecefe » chinoise n'aime pas réserver un compartiment avec quatre couchettes occupé par deux personnes seulement, c'est comme ça. Qui gagnera le logement à deux cette fois ? Comme à Terelj, nous faisons logement commun avec Evelyne et Nicolas : le courant passe bien entre nous. C'est vrai qu'à quatre dans un compartiment, cela demande quelques efforts d'organisation... Ce sont Maurice et Colette qui se

retrouvent à deux : une compensation pour se faire pardonner les fréquentes mises en boîte dont fait l'objet notre râleur en chef : elle est assez chaude, la soupe, Maurice ? Et finalement, bonne surprise, ce train est de loin le plus beau des trois, il est visiblement tout neuf : il y a encore des plastiques de protection pour recouvrir le tissu d'habillage des banquettes.

En quittant Oulan Bator, le train prend la même direction que la route que nous avons empruntée pour aller à Terelj, avant de bifurquer au sud. Pour ce changement de direction, la voie doit franchir un col. Elle s'élève donc doucement, en décrivant de larges et impressionnantes courbes. Les machines peinent et le train progresse tout doucement : nous avons tout le temps d'admirer le paysage. Une fois le col franchi, brusque changement de décor : les montagnes verdoyantes disparaissent dans le lointain, la végétation se raréfie, devient rase et sèche. On aperçoit de temps en temps une yourte perdue au milieu de nulle part, un troupeau isolé, quelques chameaux, un oiseau solitaire... Malgré ce vide quasi-total, nous croisons deux ou trois passages à niveaux, dotés chacun d'un garde-barrière, tenant ses deux petits drapeaux et venu je ne sais d'où, à vélo ou à moto. Autres signes de la présence humaine : les lignes électriques, qui longent les voies ou s'éloignent dans la steppe, et les barrières de part et d'autre des voies, ou même de la voie unique, sur certains tronçons, où le train doit parfois s'arrêter pour en laisser passer un autre qui vient en sens inverse.

La végétation continue de se raréfier pour finir par disparaître complètement (on dit plutôt « continuer de » ou « continuer à » ?). Plus que du sable. C'est l'immense désert de Gobi. Mais le paysage de dunes ne dure pas très longtemps, car nous ne traversons que la pointe à l'extrémité est du désert. Ensuite, c'est à nouveau la steppe, rase et désolée. Il est temps pour moi de me plonger dans Proust, à la recherche du temps perdu... Mais que faire dans un train, quand on ne lit pas Proust ? Jouer aux cartes, et d'ailleurs certains, parmi nos amis suisses, ne s'en privent pas. Sinon, rêvasser, somnoler, flemmarder, glander, buller... tout ce qu'on n'a pas le temps de faire d'habitude. Prendre le temps de ne rien faire, de se sentir ne rien faire est un luxe. C'est même difficile, les engrenages du cerveau et l'enchaînement incessant des pensées reprennent vite le dessus, pour ne pas laisser l'esprit vide, inoccupé... Que reste-t-il alors à faire ? Évidemment, manger ! Pour déjeuner, nous improvisons une petite dînette où nous mettons en commun le reste de nos provisions : mais comment font certains, ou plutôt certaines, pour sortir encore tout ça de leurs sacs ? Le soir, nous rendons visite au wagon-restaurant. Il est vraiment magnifique, avec ses cloisons de bois clair sculpté. Une fois de plus, nous mangeons très bien, mais il faut quitter les lieux très vite, une demi-heure pas plus, pour laisser la place au service suivant. Ce train, davantage que les précédents, est essentiellement rempli de touristes, dont un bon nombre de gros Suisses allemands très bruyants (double pléonasmе d'après nos nouveaux amis suisses francophones).

Nous voilà prêts à affronter notre prochaine épreuve : le passage de la frontière entre la Mongolie et la Chine. En gros, deux bonnes heures pour remplir quelques formulaires (non, non, nous n'avons rien à déclarer) et les présenter avec nos passeports aux douaniers mongols, puis chinois. J'adore les larges casquettes des uniformes de ces douaniers, surtout les chinois. Deux heures ? Une rigolade après les interminables haltes à la frontière russo-mongole... Mais le meilleur reste à venir : le changement de boggies, car l'écartement des rails est plus étroit en Chine. L'opération est entièrement mécanisée, grâce à d'astucieux systèmes de câbles et de vérins : on prend douze wagons, qu'on place sur deux rangées de six, on décroche leurs boggies, on les soulève un après l'autre, mais par paquet de six, on retire tous les boggies à large écartement en même temps qu'on amène ceux à faible écartement, on repose les six wagons sur les nouveaux boggies et on refait les fixations, pendant qu'on soulève à leur tour les six autres wagons. Il n'y a plus qu'à réaligner et raccrocher les douze wagons, puis à renouveler l'opération pour les wagons restants. L'ensemble du processus demande malgré tout encore deux bonnes heures, mais nous restons dans notre wagon pendant tout ce temps : nous ne sentons même pas quand notre wagon est soulevé, tellement le mouvement est lent. Mais le déroulement des opérations fascine les voyageurs, qui en oublient de dormir. C'est le milieu de la nuit quand nous repartons enfin. Demain, à nous Beijing !

24 juin 05

Au réveil, nous découvrons un décor encore une fois entièrement renouvelé. Nous traversons des champs soigneusement cultivés, bordés de murets ou de rigoles d'irrigation bien tracées. Nous voyons des paysans s'activer dans les cultures, y compris dans quelques rizières... mais pas l'ombre d'une machine agricole. Le ciel est couvert : tant mieux car il fait moins chaud ainsi. Nous avons laissé la fenêtre de notre compartiment à peine entrouverte pour avoir un peu d'air pendant la nuit. Au matin, nous retrouvons tout recouvert d'une fine pellicule de poussière. Un peu de ménage s'impose. Le sable s'est infiltré partout, jusque dans les cheveux ; j'ai les yeux et le nez qui piquent désagréablement.

Nous scrutons attentivement l'horizon pour apercevoir au loin un petit bout de la Grande Muraille. Plus loin, nous la découvrons vraiment de tout près. Nous faisons même une halte à ses pieds. Malgré une visibilité assez floue, tous les photographes amateurs s'en donnent à cœur joie, histoire de pouvoir dire « je l'ai vue en vrai » et le prouver. Après cette halte, nous traversons encore de magnifiques paysages de collines boisées, où nous apercevons encore par

intermittence la Grande Muraille qui serpente en suivant une ligne de crête. Bien avant d'atteindre la gare, nous sommes déjà dans Pékin : le territoire de la ville est plus étendu que toute la Belgique. Nous traversons d'abord des faubourgs plus ou moins indigents, des quartiers déshérités, assez semblables au fond à ceux des autres villes que nous avons déjà traversées : d'un pays à l'autre, la pauvreté prend des visages qui se ressemblent.

Mais les maisonnettes de briques plus ou moins délabrées laissent vite la place à des quartiers entièrement neufs, bâtis de hauts immeubles modernes. Les chantiers se succèdent ; là où chez nous les lotissements de pavillons individuels se multiplient, ici ce sont les buildings de vingt ou trente étages qui poussent comme des champignons. Nous arrivons dans une gare flambant neuve, d'une propreté impeccable. Mais, dès la sortie, un aspect important du Pékin moderne d'aujourd'hui nous saute aux narines : revers de l'expansion économique, la pollution rend l'air irrespirable. Ajoutés à cela, la chaleur moite et la lourdeur du sac à dos : coup de pompe. Vivement la douche ! Heureusement, l'hôtel n'est pas très loin.

Question confort, nous montons encore d'un cran : après le luxe, le grand luxe. Tout est neuf, propre et moderne. Éric téléphone à son pote Koko, dont j'ai plusieurs fois entendu parlé, mais je n'ai jamais rencontré : il est ici depuis presque quatre ans. Il vient nous chercher à l'hôtel, il n'y a plus qu'à l'attendre tranquillement. Ce soir, nous prenons quartier libre, avec la permission de Yan. Mais que faire pour patienter ? Pour Éric, aucune hésitation, puisque nous avons le privilège d'avoir un ordinateur à disposition dans notre chambre, équipé de surcroît d'une connexion à Internet, autant en profiter. Directement de la douche au clavier, exactement comme à la maison. Je réalise brutalement que le voyage touche à sa fin. Au secours, le choc est douloureux.

Koko est venu en taxi (son vrai nom, c'est Gérard, mais Éric, alias Momo, ne l'appelle que comme ça), nous repartons ensemble de même. Koko estime qu'il y a déjà tellement de voitures à Pékin qu'il est inutile d'en ajouter une de plus. Et puis, selon lui, le taxi n'est pas très cher et il y en a partout. Si les Pékinois étaient plus nombreux à faire comme lui... Nous traversons le centre de la ville pour aller d'abord chez lui, en empruntant un itinéraire « touristique » : un petit détour par la place Tien Anmen, puis un morceau de la grande artère principale qui traverse la ville d'est en ouest. Il habite un bel appartement : alliance de confort moderne et de mobilier chinois ancien. Nous y retrouvons son fils Guillaume, un peu plus grand qu'Émilie, gardé par sa nounou chinoise, qui s'occupe de lui depuis sa naissance et grâce à qui il parle chinois mieux que français. C'est un mignon petit bonhomme, doté d'une débordante vitalité !

Un petit apéro à la maison, puis nous partons tous ensemble au restaurant. Thaïlandais, le resto, car Koko aime tout en Chine, sauf la cuisine. Toute la soirée, il ne se fait pas prier pour nous raconter avec passion les charmes qu'il trouve à son pays d'adoption. Le petit frère de Koko et sa copine, en vacances pour quelques temps dans le coin, viennent nous rejoindre. Elle est une espèce rare : bien qu'originaire du Texas, elle n'aime pas Bush. Ils ne s'attardent pas, car ils sont très fatigués : ils sont allés passer la journée au bord de la mer, là où finit la Grande Muraille. Ils ont fait en tout six heures de train et ils sont épuisés : petits joueurs !

Koko arrive bientôt au bout de son contrat avec l'ambassade de France, où il s'occupe de l'accueil d'entreprises françaises cherchant à s'implanter en Chine. Il aimerait bien se faire embaucher ici, pour pouvoir rester encore. Sa femme (qui est en France ces jours-ci) est d'accord aussi pour rester, dit-il, et elle a déjà une situation, en tant qu'avocate. Ils se sont mis tous les deux au chinois : il faut être motivé pour réussir à apprendre cette langue tellement différente. Ils se plaisent tous les deux ici : que demander de plus ?

Koko est intarissable sur la Chine ; il assiste depuis ces deux dernières années au prodigieux développement économique de ce pays et le décrit avec passion. Pour l'expliquer, selon lui, deux raisons essentielles. La première, c'est l'extraordinaire force de travail des chinois : ils sont nombreux et infatigables ! La seconde, c'est l'espoir : les chinois croient tous profondément qu'améliorer leur situation est à leur portée. Bulle artificielle ou réussite durable ? Il faudra sans doute attendre de voir ce que feront les prochaines générations de cette prospérité nouvelle. Les adultes de demain commencent aujourd'hui leur vie dans un contexte à l'opposé de ce qu'ont connus leurs aînés. Et puis, si le progrès économique est incontestable, du moins au centre de Pékin, le progrès social, lui, ne semble pas une priorité. Bref, la Chine reste un mystère, mais c'est justement ce qui la rend fascinante.

Koko nous parle aussi abondamment des conditions à remplir pour les entreprises étrangères candidates à l'implantation en Chine. Une condition indispensable : la motivation du patron, il faut qu'il y croit vraiment. Ensuite, les conditions techniques étant généralement remplies, tout est question de relations humaines. Et là, d'après Koko, tout se joue au karaoké-massage ! Le karaoké est le loisir numéro un en Chine. Ensuite, le massage est le petit « plus », réservé aux hommes. Comment font les femmes d'affaires ? L'histoire ne le dit point. Cette notion existe-t-elle seulement, dans un pays où la naissance d'une fille est encore souvent considérée comme une catastrophe ? Au moment de nous séparer, dans le hall de notre hôtel, où Koko nous a gentiment ramené, une dernière question fait surface, justement celle qui nous a sauté à la gorge à notre sortie de la gare, la question de l'environnement et de la qualité du cadre de vie : Pékin est-elle un bon endroit, c'est-à-dire un endroit sain, où vivre avec sa famille ? De ce point de vue, on est quand même beaucoup mieux en France, malgré ses Français râleurs et fainéants !

Aujourd'hui, pour notre dernière journée à Pékin, avec notre gentil groupe franco-suisse, programme chargé et pas mal de marche à pied en perspective. Nous commençons par traverser la place Tien Anmen : la place Rouge à Moscou semble presque ridicule à côté. Au milieu de la place, se dresse le mausolée de Mao ; une interminable file d'attente serpente devant l'entrée. Notre jeune guide Wang nous raconte avoir participé aux manifestations du Printemps de Pékin, du moins au début. C'était il y a quinze ans, il était alors lycéen. Il n'a appris l'ampleur de la répression qui a suivi que plus tard, par l'intermédiaire de touristes étrangers qui avaient vu les terribles et célèbres images des chars contre les étudiants. La presse chinoise, muselée, a tu la réalité des massacres.

À l'autre bout de la place, faisant face au mausolée, le portail monumental de la Cité Interdite, résidence principale des anciens empereurs, sert de support au poster géant de Mao, qui contemple la foule nombreuse d'un air las. Nous franchissons le portail, pour pénétrer dans une immense cours intérieure. À l'autre bout de la cour, un autre portail ; après le portail, une autre cour, puis un autre portail, puis encore une cour... Chaque portail est en fait un palais, abritant des salles d'audience où l'Empereur recevait ses visiteurs selon un protocole extrêmement strict : être reçu par le Fils du Ciel n'était pas à la portée d'un premier venu. L'ensemble de la Cité contient 9 999 bâtiments, pas plus : cela aurait été prétentieux. Les bâtiments portent des noms poétiques et évocateurs : l'harmonie absolue, l'harmonie suprême, l'harmonie préservée... Palette de couleurs primaires : rouge, jaune, bleu, hélas ternies par une épaisse couche grisâtre, comme beaucoup de nos monuments en ville (c'est la palette ou les couleurs, qui sont ternies ?). On n'en serait pas là si les chinois avaient continué à rouler à vélo. Certains bâtiments sont en cours de rénovation, bardés d'échafaudages, d'autres, juste rénovés, ont retrouvé leurs couleurs éclatantes : jaune verni pour les tuiles, frises multicolores sur fond bleu vif pour le dessous des toits, murs rouges, entre pourpre et brique. Chantier interminable : une fois terminé d'un côté, il faudra recommencer de l'autre. Nettoyer les vitres semble aussi une entreprise digne des travaux d'Hercule. Malgré le nombre de portes et fenêtres vitrées, l'intérieur des bâtiments paraît sombre, par rapport à la lumière vive, bien que voilée, du soleil.

Les visiteurs n'étant pas autorisés à pénétrer à l'intérieur, la foule innombrable des touristes grouille donc dans les cours, les allées, les jardins. Les chinois sont de loin les plus nombreux, par groupe de trente à cinquante, identifiables à la couleur de leurs casquettes : les casquettes rouges, les casquettes jaunes et vertes, les casquettes blanches et violettes... un moyen efficace pour les guides-bergers de conduire leurs troupeaux au travers du labyrinthe de la Cité. À la fin de la visite, Wang nous invite à venir reposer nos pauvres jambes fatiguées d'avoir piétiné longtemps, dans un salon de repos où un thé nous sera offert. Quelle délicate attention ! En fait de salon de repos, c'est d'une boutique de souvenirs qu'il s'agit, peuplée de vendeuses toutes disposées à nous aider à dépenser nos yuans. Après cette pause, nous quittons la Cité Interdite par le portail de la Puissance Divine, à l'opposé de celui par où nous sommes entrés.

Après la Cité Interdite, voilà le Palais d'été, qui est en fait la résidence secondaire des anciens empereurs, construite au cœur d'un immense jardin, autour d'un non moins immense lac, et visitée par un nombre tout aussi important de touristes. À l'époque, il n'y avait pas les touristes : ce devait être pas mal d'être empereur... C'est ici que nous prenons un déjeuner rapide, dans une sorte de fast-food local, un peu à l'écart des parcours des troupeaux de visiteurs. Les raviolis chinois, même si on ne sait pas trop avec quoi ils sont farcis, sont délicieux et pas trop difficiles à attraper avec les baguettes. Après cette halte, nous remontons la galerie la plus longue du monde, interminable promenade couverte de plusieurs centaines de mètres qui serpente le long du lac et permet de rallier les différents bâtiments, à l'abri du soleil ou des intempéries. Au plafond, les poutres servent de supports à d'adorables petits tableaux peints, tous différents. Mais difficile de se promener le nez en l'air : certains tronçons sont aussi fréquentés que les couloirs du métro aux heures de pointe. Au bout de la galerie, nous admirons l'insubmersible bateau de pierre et embarquons à bord d'un bateau-promenade, avec un toit chinois, la tête d'un dragon à l'avant et sa queue à l'arrière : c'est plus joli que les bateaux-mouches et cela nous permet de regagner confortablement l'entrée du Palais.

Une étape importante de notre programme de visites de la journée, c'est la fabrique de perles de culture « made in China ». Au lieu de laisser faire la nature et les huîtres produire de façon hasardeuse une perle chacune, les chinois exploitent une espèce particulière de grosses huîtres d'eau douce, capables de produire un grand nombre de perles simultanément. Dans un premier temps, avant la pause déjeuner, nous nous arrêtons dans un atelier où nous assistons à la projection d'une vidéo montrant comment on introduit dans l'huître de petits fragments de membrane, corps étrangers qui donneront naissance à autant de perles, dont la taille dépendra de la durée d'attente : au moins trois ou quatre ans pour de petites perles. Et, en fait d'atelier, c'est plutôt d'une boutique qu'il s'agit, avec colliers et autres bijoux de toutes sortes proposés à la vente. Dans un second temps, de retour de la balade sur le lac, nous faisons halte dans un autre atelier-boutique : une souriante jeune chinoise ouvre devant nos yeux ébahis une grosse huître baveuse qui recèle, combien selon vous ? trois ? huit ? dix ? treize perles ? qui dit mieux ? Vingt-et-une ou vingt-deux perles en tout ! Après la démo, n'oubliez pas de visiter notre « salon ». Les prix affichés sont des « prix pour Japonais », ce qui signifie que le marchandage est autorisé, voire recommandé. Pour qui sera ce joli collier : je le garde pour moi ou j'en fais cadeau à ma Lili ?

Après la fabrique de perles, la fabrique de soie : une souriante jeune chinoise nous accueille pour nous expliquer les différentes étapes conduisant du pauvre petit ver à soie aux kilomètres de fil permettant de produire tissus, puis vêtements, en passant par le cocon et le papillon. Présentation claire, simple et efficace, bref très pédagogique. La jeune femme souriante explique, Wang traduit. Peut-être qu'en réalité, elle déverse un wagon d'insultes sur Wang parce qu'il l'a plaquée pour une vendeuse de perles, tout en conservant son sourire imperturbable, tandis que ce pauvre Wang, tout aussi inébranlable, fait mine de traduire. Et nous, braves touristes, nous nous extasions sur la quantité de fil que l'on peut tirer d'un seul cocon : vraiment ? tant que ça ? Et savez-vous comment on fait pour reconnaître la vraie soie de la synthétique ? Yan, prête ton briquet, s'il te plaît. Si, quand on approche la flamme, ça pue le plastique fondu, c'est pas de la vraie. Un peu radicale, la démo ! Il arrive que deux vers s'enroulent dans le même cocon, comme des sortes de jumeaux, et alors, impossible de démêler les deux fils. Ces cocons doubles servent à fabriquer des couvertures. C'est très simple, regardez : il suffit de les faire tremper, puis de les étirer progressivement jusqu'à 240 x 220 cm et d'en empiler plusieurs couches ; cela donne à la fin une sorte de couette très légère et très chaude (mais qui ne va pas à la machine...).

Après toutes ces explications aussi passionnantes que souriantes, nous assistons à un charmant défilé de mode, puis nous sommes gracieusement invités à visiter... la boutique : pyjamas, nuisettes, kimonos, robes, chemises, vestes, écharpes à profusion et marchandage autorisé ! Je déniche l'écharpe légère et multicolore, accessoire indispensable pour venir compléter ma tenue de ce soir. Justement, il est grand temps d'aller se rafraîchir à l'hôtel et se préparer pour notre dernière soirée tous ensemble. On sort les dernières affaires propres, ou à peu près, qui restent au fond des bagages. Mais il faut aussi penser à remplir nos sacs. Maigre consolation : ce sera la dernière fois. Grave question : est-ce que tout va rentrer ? Étrange : mon sac paraît peser tellement plus lourd qu'au départ...

En première partie de soirée, nous allons au spectacle, dans un théâtre à la façade illuminée de néons rouges. Si j'ai bien compris, ce spectacle est inspiré d'un opéra chinois traditionnel. Il raconte l'histoire d'un jeune garçon contraint de quitter sa mère pour entrer dans une école et suivre l'enseignement de maîtres du kung-fu. La formation qu'il reçoit lui plaît beaucoup et il se montre bon élève dans toutes les disciplines. Mais un jour, il rencontre l'Amour. Il doit alors livrer le plus dur combat qui lui soit donné de mener, un combat contre lui-même, puisqu'il s'agit de résister à la tentation. Il finira par sortir vainqueur de ce combat et plus endurci que jamais, capable de réussir les épreuves les plus difficiles, comme briser des plaques de pierre d'un coup de tête ou s'allonger sur le tranchant de plusieurs sabres avec quelques poids posés sur le ventre : une énorme plaque de pierre, plus un ou deux camarades de jeux... En tout cas, c'est ce que mes yeux ont vu. Nul doute que mon « gladiateur » de fils aurait adoré assister à ces spectaculaires démonstrations. Pour ma part, je suis sortie de là un peu « sonnée » ! Dans ce spectacle très impressionnant, mais gorgé de violence, sur fond de musique assourdissante, les rares scènes où des femmes sont présentes sont des havres de paix : la scène de la rencontre avec la Femme aimée est d'une sensualité troublante et la séparation entre la Mère et son fils est franchement poignante. Décidément, dans ce monde de brutes, heureusement que les femmes sont là. Cela mérite bien un toast, n'est-ce pas, Yan ? Donc, à la santé des femmes !

Pour conclure cette journée mémorable, passons à table. Malgré l'heure tardive, un restaurant thaï nous attend. À ne pas confondre avec sa cousine la cuisine thaïlandaise, la cuisine thaï est à la cuisine chinoise un peu ce que la cuisine provençale est à la cuisine française. Deux grandes tables rondes nous attendent, avec un grand plateau tournant au centre de chacune. Les plateaux se garnissent de tas de choses à déguster. C'est varié, c'est coloré, c'est savoureux. On goûte à tout et on boit, on boit aussi pour oublier que demain, c'est fini. Mais, c'est sûr, on reviendra.

26 juin 05

Météo en harmonie avec notre humeur, pour ce jour de départ : maussade. Le ciel est bas et gris, les essuie-glaces du minibus qui nous emmène à l'aéroport balaiement tristement les gouttes de pluie. Notre groupe s'est réduit : quelques uns jouent les prolongations à Pékin, les veinards. Pierre l'aventurier va passer la journée à crapahuter quelque part sur la Grande Muraille. Danièle et Alain ont un jour supplémentaire pour visiter la ville : du rab' de photos et vidéo en perspective. Celles que nous n'appelons plus désormais que les Vamps, Raymonde et Marie, ne regagneront leur Bourgogne que dans quatre jours : trop de bol ! Je repense aux deux dames que nous avons laissées à Moscou. Elles auraient eu sans doute beaucoup de mal à suivre jusque là, surtout celle des deux qui n'avait jamais voyagé auparavant. Nous avons franchi tout au long de notre parcours un nombre incalculable de « pièges à mamies » : la traversée du train jusqu'au wagon-restaurant, toutes les marches d'escalier pendant les visites de monuments et dans les hôtels et pour monter et descendre du train ou du bus, les toilettes dans la cabane au fond du jardin, le bateau sur le lac Baïkal, la charrette et les ponts en rondins à Terelj, et j'en passe... Ce voyage, assurément, n'est pas de tout repos !

L'autoroute qui mène à l'aéroport semble interminable. Elle est bordée, à intervalles plus ou moins réguliers, d'immenses panneaux publicitaires. Sur l'un d'entre eux, un énorme avion déploie ses ailes : c'est une pub pour l'Airbus A380. L'aéroport est évidemment cerné de très grands parkings. L'un d'entre eux, particulièrement bien situé juste à côté de l'aérogare, est réservé aux avions d'affaires et aux jets privés : je n'en avais jamais vus autant à la fois. Et je me

souviens de notre arrivée dans le pays avant-hier, de notre traversé de régions agricoles et de leurs champs soigneusement cultivés... à la main. Chine, terre de contrastes : le mot est faible !

Nous entamons sans enthousiasme les formalités préalables à l'embarquement : enregistrement des bagages, contrôles de sécurité. La salle où s'effectuent les contrôles est immense et noire de monde ; toutes les nationalités s'y côtoient, sur au moins quatre files d'attente qui serpentent, lentement mais sûrement, jusqu'aux portiques et tunnels à bagages. Mais Nicolas est retenu : il a dans son sac quelque chose qui ne plaît pas aux contrôleurs. Saint Nicolas, transformé cette fois en Saint Bernard, a conservé avec lui une bouteille de vodka entamée. Mais, une bouteille, c'est interdit. Peut-on la terminer sur place ? Ce serait tellement dommage de la jeter. Nous voilà réunis dans un coin du vaste hall, pour trinquer encore une fois : à nos futurs voyages !

Notre petit groupe s'éparpille le long des interminables couloirs, bordés de boutiques duty free. Nous avons encore le temps, avant de nous enfermer à bord de l'avion, de dépenser quelques sous pour quelques derniers souvenirs. Mais pas l'ombre d'une boîte aux lettres pour mes dernières cartes postales. Au comptoir du business center, deux jeunes filles m'informent qu'il n'y a pas de boîte aux lettres à l'intérieur de la zone de sécurité. Devant ma mine désespérée, elles me proposent gentiment de prendre mes cartes pour les poster plus tard, à l'heure de leur pause déjeuner, quand elles sortiront du secteur protégé. Ouf, sauvée ! Merci infiniment, mesdemoiselles.

Plus de dix heures d'avion pour le retour entre Pékin et Londres, ça va être long. Mais, quand on y pense, ce n'est rien en comparaison des sept jours de train pour l'aller. En plus, en classe éco, on est vraiment du bétail, aussi serrés que des sardines en boîte. Et puis mon voisin de devant est toujours vautré en position relax. Et puis il n'arrête pas de bouger et de secouer son dossier. Et puis ce gamin qui court dans le couloir en tapant des pieds, il peut pas arrêter ce raffut ? elle est où sa mère ? elle peut pas s'occuper de son gosse ? Et puis la télé ne propose que des films nuls, tout en anglais et même pas sous-titrés. Et puis la carte de navigation ne marche même pas : on sait pas où on est. Et puis la voisine côté hublot n'est jamais contente de ce qu'on lui sert à boire ou à manger. Et puis elle n'arrête pas de vouloir se lever : pour pouvoir aller faire pipi toutes les trois heures, elle n'avait qu'à demander une place côté couloir. Est-ce que je me lève, moi ? Malgré ces menus embarras, je ne vois pas le temps passer, grâce à mon petit carnet. J'ai pris pas mal de retard ces jours derniers. J'en profite pour repasser dans ma tête le film de ces derniers jours. Je recherche les moments marquants, que je choisis de coucher sur le papier. Finalement, le temps passe très vite : nous sommes déjà à Londres.

C'est ici que nos chemins se séparent entre Suisses et Français. En attendant nos avions, l'un pour Genève, l'autre pour Paris, nous prenons un dernier verre ensemble dans un bar de l'aéroport. Une idée souriante se fait jour : se retrouver tous en Suisse, dans le Valais, en octobre prochain, pour la fête de la châtaigne. Pourquoi pas ? L'avion pour Paris est le premier des deux à partir, en principe. Mais l'aéroport d'Heathrow, gigantesque et impressionnant de prime abord, se révèle à l'usage parfaitement mal organisé. La porte d'embarquement n'est annoncée pour chaque départ qu'à la dernière minute, même si elle se trouve à l'autre bout de l'aérogare. Quand l'avion pour Paris est enfin annoncé, nous n'avons pas le temps d'attendre qu'Evelyne revienne, il faut nous dépêcher. Nous arrivons à l'embarquement essoufflés, mais aucune trace de notre avion. Apparemment, il est en retard, mais de combien ? mystère... et patience. Pas le choix : adoptons le flegme britannique. Plus d'une heure plus tard, le voilà enfin. Si on avait su, on aurait pu rester plus longtemps avec nos amis suisses. Rien ne sera affiché ou annoncé pour informer du retard, donner des explications, alors des excuses, c'est même pas la peine d'y songer : chapeau, les rosbifs !

Roissy, RER, Paris, gare Saint Lazare. Mon sac pèse de plus en plus lourd, au moins deux ou trois tonnes. Heureusement, la consigne est là pour nous soulager, le temps d'aller reprendre quelques forces, pour un petit repas dans un petit resto des abords de la gare : nous n'avons ni l'énergie, ni le temps d'aller plus loin. Mais, y a pas de doute, on est bien revenu en France. Avec sept heures de décalage horaire, la journée se fait longue. Encore une dernière nuit de train et demain, nous serons à la maison. Une nuit de sommeil agité, peuplé de rêves étranges, dans un train à la fois ressemblant, mais tellement différent des trains russes et chinois. Toulouse, terminus du train. Cette fois, le voyage est terminé. C'est bon de retrouver à la maison, avec tous mes petits. Merci Papa, merci Maman, sans qui cette aventure n'aurait pas été possible. Pour conclure, je ne peux que reprendre le slogan fétiche de notre voyage : « Que du bonheur ! »